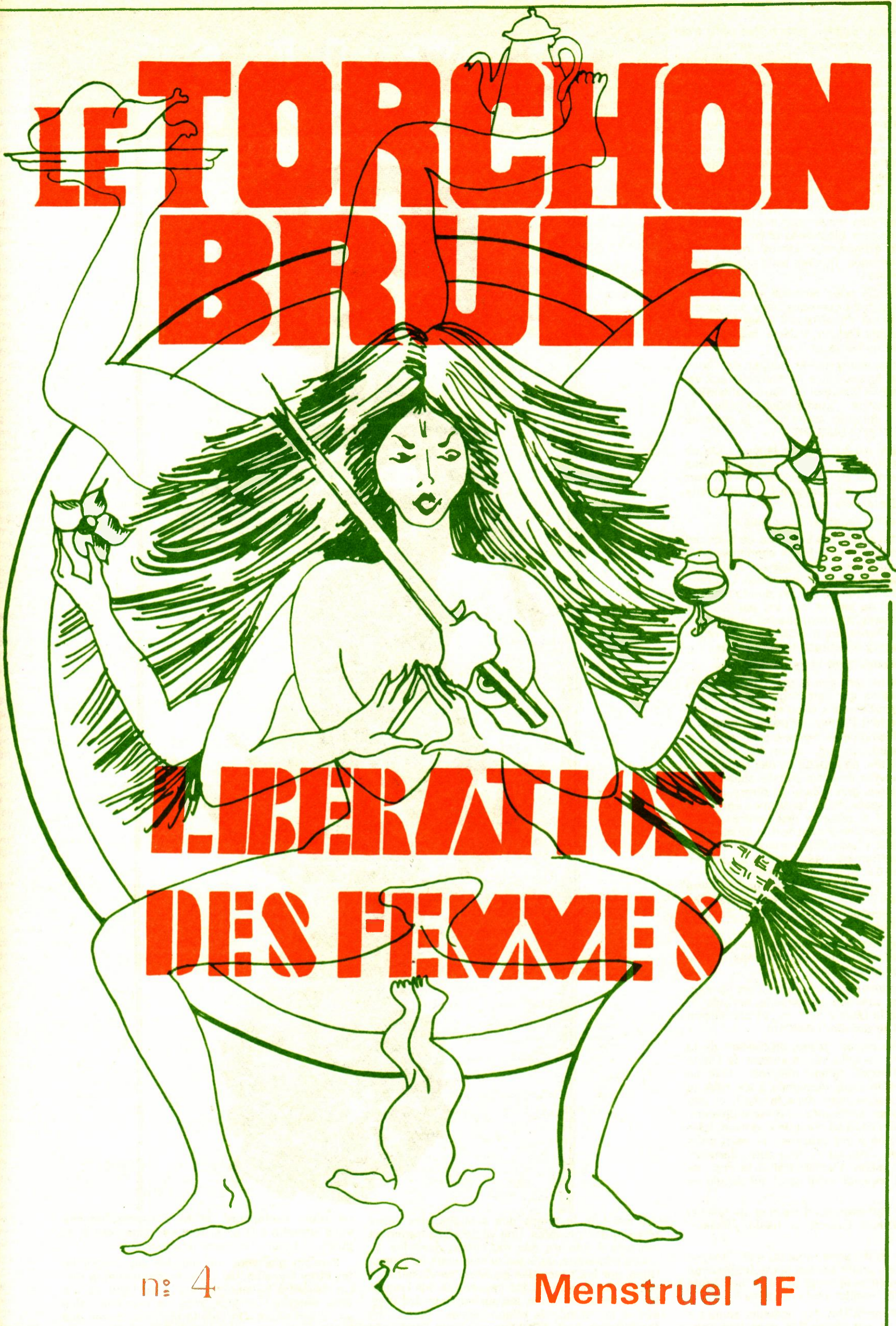


LE TORCHON BRÛLÉ

LIBERATION DES FEMMES

n° 4

Menstruel 1F



Mon Père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
RACINE (Iphigénie)

Valérie, voulez-vous finir immédiatement ce cahut et laisser votre père dormir tranquille ? Regardez votre sœur Iphigénie : voilà ce que nous attendons d'une enfant obéissante. Au sacrifice sans une larme, pauvre agneau que nous pleurons tous, pauvre douce beauté dont le sang partagea les flots du sang dans lequel nous avons lavé sa mort, Iphigénie vous montre du doigt au-delà du fleuve Styx.

Et d'abord qu'est-ce que vous avez à vous agiter ainsi ? C'est une tenue pour une petite fille, ces chaussettes sans élastiques et ce jean sale ? Et vous avez grimpé aux arbres, nous vous l'avions bien défendu. Et vous avez craché dans l'eau, fille perdue !

Croyez-vous que nous ne vous aimons pas ? C'est pour votre bien que nous vous punissons. Crois-tu que je ne t'aime pas ? C'est pour ton bien que je te fais l'amour. Valérie, regarde-moi, je suis si beau quand je te baise !

Et sur ce drapeau, premier déchet de l'homme sur la lune, jurons notre foi éternelle aux valeurs qui ont fait la grandeur de notre civilisation, Travail-Famille-Patrie, Kinder-Küche-Kirche, In God we trust... Répétez après moi : je crois en Dieu, LE PERE TOUT-PUISSANT...

Eh bien, vous n'avez plus de langue ? On ne l'aurait pas cru à lire votre manifeste : vous l'aviez bien pendue alors. Docteur, vous n'avez pas administré trop de calmants ? Il faut qu'elle puisse répondre de ses crimes.

Accusée Valérie Solanas, levez-vous !

Nous nous lèverons, ma sœur, de ce banc qui est notre berceau et notre fosse commune, et il ne sera plus question de toucher un cheveu de ta tête sans qu'ils y perdent leur scalp. Les femmes qui ne s'endorment pas au doux reflet de leur miroir, qui ne savent pas les paroles des antiques berceuses, et ont oublié les recettes de grand-mère, celles-là liront SCUM et s'y regarderont. D'autres prépareront les autodafés.

Toutes y reconnaîtront leurs fantasmes.

Les femmes ne font pas la guerre : elles font des enfants mâles qui font la guerre. Les femmes ne font pas l'amour : elles font des enfants mâles qui leur font l'amour en pensée, bien sûr.

En pensée les hommes capturent, ligotent, déchirent, blessent, violent, tuent les femmes. Dans nos sociétés, on appelle ça des fantasmes. Les chefs d'œuvres de notre culture sont-ils le fait d'hommes qui ont gravé dans la pierre, sur le papier, dans l'espace, leurs fantasmes de viol et de meurtre. Viol et meurtre des femmes, naturellement. Le septième art est fertile en chasses à la femme : elle y est offerte à moitié dévorée, nue, à l'homme-lion qui passe sur le boulevard. Pour moins de 10 F, tout mâle normalement constitué (pourvu d'yeux et d'oreilles) peut y vivre en 35 mn ce qu'il ose à peine rêver : victimes consentantes agenouillées, dévoilées, baisant, suçant, hurlantes et soumises.

Quand la victime est un homme, c'est la guerre. Et la guerre c'est loin dans le temps et l'espace : en 40 ou au Vietnam.

Quand la victime est une femme, c'est l'amour. De cette loi presque universelle découle le rôle naturel de la femme, victime, et son champ de bataille et de défaite, l'AMOUR.

Prévenue des règles du jeu, protégeant de ta main tes atouts — telle Vénus sortant de l'onde — te voici au monde, femme ma sœur : mais ce n'est pas à toi de jouer. Assignée à ton rôle, tu en apprends chaque ligne dans ta chair, et parfois de ton silence millénaire surgissent un, cent, mille cris. L'homme, à ce clapotis importun, jette un os et retourne à ses affaires : te voici pourvue du droit de vote, ou de tout autre dérision. Et quand bien même t'accorderait-il le droit de vivre, en quel honneur est-il celui qui décide de tes droits ?

Lorsque tu l'interroges, il secoue la tête et pose sur ta bouche ouverte un baillon décisif : l'AMOUR.

C'est parce qu'il t'aime, encore, que l'homme pèse de tout son poids sur tes corps fragiles qui porteront pendant neuf mois le poids des fruits de son AMOUR. Fragiles mais robustes !

Lorsqu'ils liront SCUM, les hommes sentiront quelle vipère ils ont réchauffée dans leur sein. Horrifiés, ils se tourneront vers la douce, l'innocente qui est à leur côté — née de leur côté —, et découvriront en elle le monstre qui sommeille. Ils demanderont sans y croire : est-il vrai que vous souhaitez un monde où nous ne serions pas ?

Nous leur répondrons, femmes mes sœurs, que nous ne souhaitons pas un tel monde : nous le préparons.

L'ESUME INCONNUE



Il est fini, le temps des souhaits, des vœux pieux et des requêtes. Une vaste conspiration se foment à l'ombre des fourneaux, dans les alcôves odorantes, dans les pensionnats de jeunes filles, sur les bancs des squares, par-dessus les tricots, les broderies, les casseroles, les langes, les machines à écrire, les pansements des blessés et les standards téléphoniques : partout où les femmes sont, SCUM rampe dans l'ombre et se propage.

SCUM est le cri des silencieuses, le rêve de celles qui ne rêvent pas, le fantasme de celles qui n'y avaient pas droit. SCUM est l'inconscient de ces êtres à qui fut refusée la conscience. SCUM parle par les bouches closes, et aucun sens ne le perçoit. Pas une risée sur l'eau calme des jours : la soupe fume sur la table, les lits sont faits et l'enfant dort, les lettres sont tapées

en triple exemplaire, et M. l'Attaché-Détaché vous attendra à la gare. Tout est dans l'ordre, et pourtant l'ordre ne règne déjà plus.

Pendant que vous commandez aux machines, les êtres humains, les vrais, réapprennent la Vie. Un désordre paisible s'installe sur tout ce qui vous entoure. Un jour, vous ne retrouvez plus vos chaussettes. Ou bien le rôti vous donne des brûlures d'estomac. Ou votre Rapport Sur Le Tir Sans Sommatation a servi de dessous de plat. Quelque chose se coince, tout marche de travers, les jeux sont faits, rien ne va plus : c'est alors que SCUM apparaît.

Il est écrit bien sagement, entre les pages du livre, dans une langue que vous comprenez. Mais ce n'est pas à vous qu'il parle. Là où vous ne voyez que délire paranoïaque ou dangereuse maniaquerie, les êtres humains, les vrais, commen-

cent à entrevoir la vie. Maintenant vous pouvez vous parer de toutes vos amulettes ; rien n'arrêtera SCUM. Ni les soubresauts aux chandelles comme-quand-nous-venions-de-nous-mariées-tu-te-rappelles ? Ni les Mademoiselle-vous-avez-l'air-bien-fatiguée-restez-chez-vous-demain. Ni les tables rondes que vous ferez entre vous. Ni les plans d'urgence, ni les plans Orsec, ni les top secret, ni les rapports extrêmement confidentiels, ni les projets de loi, ni les droits de veto, ni les députés, ni les CRS, ni les gangsters qui nous gouvernent, ni ceux qui ne gouvernent pas, n'arrêteront SCUM.

Car on ne tue pas les fantômes : ce sont eux qui vous tuent. Ils font partie d'un être, puis de deux, puis de trois, et un jour on parle de fantôme collectif : ce jour-là, nous femmes, nous viendrons vous voir commander vos robots pour qu'ils appuient sur le bouton qui doit tuer notre fantôme. Et nous rions bien. Nous en rions déjà quand nous sommes entre nous, un vieux rire amer comme l'écorce des citrons, un rire enfoui sous deux mille ans de rires et de larmes. Et nous rions quand vos pantins se dressent pour nous interdire d'avorter (en France, nous le faisons un million de fois par an), quand vos marionnettes se penchent sur nos perversités, et nous enferment, et nous baillonnent. Oui, nous sommes ce que vous dites, nous sommes pires. Car nos armes sont inconnues de vous, insoupçonnées. Nos cœurs sont plus durs que le cœur de vos juges. Nos chants sont plus doux que le chant des sirènes. Et nous vivons depuis si longtemps, si longtemps...

Quand nous étions petites filles, le père qui sommeille en chacun de vous dressait la liste de ce qu'il ne faut pas faire. Nos mères, tremblantes esclaves, y ajoutaient quelques remarques purement pratiques. Elles étaient chargées de nous initier à l'esclavage millénaire. Et nous apprenions combien nous sentions mauvais, nous étions naturellement laides, bruyantes, sales, bêtes, méchantes, ainsi qu'elles l'avaient appris pour elles.

Quand nous étions adolescentes, le cochon qui sommeille en vous tirait des plans sur la comète : et comment nous ferions votre bonheur, un peu plus vieilles, quand nous baisser l'entraînerait plus la série de catastrophes en chaînes qui vous guettait alors : brigade des mœurs etc.

Quand nous étions jeunes femmes, le flic qui sommeille en vous signait à tour de bras les contrats de baiseage. Nos mères, tendres esclaves, nous initiaient à l'art d'aimer, ou comment vos charmes bienveillantes (mais douloureuses) ensemenceraient nos sillons.

Mais nous ne croyons plus ces mensonges : nous avons grimpé aux arbres, nulle foudre ne s'est abattue. Nous nous sommes aimées, et notre terre est devenue fertile et douce comme une terre de printemps, nos sillons plus profonds que vos sommeils d'après l'AMOUR (oh ! si profonds !).

Et c'est-là que vous vous perdez. C'est de là que vous ne naîtrez plus quand cela sera nécessaire.

SCUM n'est pas un rêve, c'est la triste réalité, le monstre engendré par votre précieuse semence. Oui, nous avons tous les vices : nous avons détourné le fleuve de sperme dont vous nous abreuviiez.

Trop tard : les petites filles sont trop grandes, comme Alice dans l'antichambre du Pays des Merveilles.

La mer ne les érode plus, elle les fait de pierre et de glace. La mer ne les enfouit plus dans le sable des jours : elle les jette au soleil, au vent, aux caresses de l'écume neuve. Trop tard pour ceux qui les voudraient lisses et polies : elles savent. Il n'a pas été nécessaire de leur conter l'histoire millénaire de leurs esclaves-sœurs elles n'ont pas appris les chansons d'autrefois : elles savent.

Elles ne cherchent pas le havre, la douceur, elles ont enterré l'AMOUR, elles naissent à chaque visage ami, sans mensonge ni pitié. Elles n'ont pas besoin d'apprendre ce que chacune garde inscrit sur ses lèvres : le goût du vent. Elles ne cherchent pas la porte de sortie, elles abattent les murs : les murs des prisons qui sont sur leur chemin, des mémoires qui les ont oubliées, des refus, des silences. Elles ne se taisent pas, ni ne geignent dans l'ombre de leurs maîtres. Les chaînes, elles savent bien que c'est d'abord dans la tête qu'elles sont le plus redoutables. Les chaînes de la tête sont forgées de terreur et de sang.

Elles les brisent de leurs mains nues, ensemble, l'une l'autre. Elles s'appellent dans une langue étrange qui vous écorche les oreilles et joignent leurs cris aux cris de celles qui se mettent en marche. Et chaque jour des voix nouvelles parlent. SCUM est l'une d'elles, mais SCUM est le concert tout entier. Nul ne sait où s'arrêtera le vacarme : il est comme un cœur qui bat, s'entraînant lui-même.

Pardonnez-moi, Mesdames, je ne suis pas une femme libérée. Vous autres, vous êtes fortes et vous le savez. Vous avez vos fleurs et vos tambourins, et vous portez des blouses multicolores. C'est joli... Mais vous savez, moi, dans ma profession... Les clients préfèrent le bon goût... vous voyez dans les tons beiges.. Et puis mon mari n'aime pas me voir avec les cheveux longs. Et d'ailleurs, il me dit bien "le pantalon ne te va pas". Il a raison au fond. L'autre jour ma fille aînée a été prise de fou rire en voyant mon essai de maquillage. Je m'étais dit que pour les clientes ça faisait plus net. Mais c'est elle qui a raison, c'est pas fait pour moi. Je suis si maladroite et puis c'est plus mon âge. Comme on dit "on ne peut pas être et avoir été".

Des fois je me dis : "Elles n'ont pas tort. Moi, si je l'avais eue, la pilule, j'en serais pas où j'en suis maintenant. Mais vous savez comme c'est, chez moi on parlait pas de ces choses-là. Vous vous êtes fortes, vous savez les mots qu'il faut "Contraception" "Libération", "Révolution" "Merde on veut plus toucher les gosses". Vous devez avoir raison mais moi j'ose pas ces mots-là, c'est pas pour moi. Ma mère disait "On peut rien te laisser dans les mains" et la maîtresse d'école dès qu'elle me regardait je savais que j'avais encore fait des fautes et je cherchais désespérément où en me répétant les mots de la dictée pendant que ma paupière commençait à cligner, cligner. Quand

il me voyait comme ça plus tard mon chef disait "Monique s'est encore trompée dans les livraisons". Et puis, je sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Je vois pas pourquoi ça vous intéresserait ma petite vie. Excusez-moi, je vous fais pas vous déranger. D'ailleurs, mon mari me le dit bien "Coi, tu ne sais pas tenir ta langue. Quand on ne sait pas s'exprimer on se tait".

Vous, vous dites qu'il ne faut pas se taire. Vous êtes hardies, vous avez la joie de vivre, vous avez l'air tellement gais... tellement sûres de vous... Vous devez avoir raison. J'ai tort.

J'aurais dû leur dire que je ne voulais pas, que je voulais... Mais voilà, ça sortait pas cette drole de boule dans la gorge. Moi, j'ai jamais su causer. Vous avez raison, tout ça c'est ma faute. J'aurais pas dû. Alors, c'est bien fait pour moi, Pardonnez-moi.

Nous qui savons ce qu'étaient le silence et la peur ancienne, lorsque de telles voix s'élèvent — souffles de nos bouches closes —, nous les recueillons dans nos mains comme l'écume inconnue, au bord de l'océan-mère.

Nous les portons sur le lit des enfants, sur celui des amantes, afin qu'oublier ne serve à rien.

Et puis nous revenons sans cesse sur les lieux de vos crimes, afin qu'il ne vous soit pas possible de les nier plus longtemps, afin qu'oublier ne serve à rien. Vos procès, vos lois, vos interdits n'ont plus cours au bord de l'océan-mère. Vos voix se perdent, si elles ont jamais été autre chose que le grincement des arbres abattus.

SCUM annonce nos tempêtes : nous sommes là, cachées derrière chaque mot, visibles de nous seules.

Vouloir, ne pas vouloir, ne change rien à notre présence. Le rire n'est plus un exorcisme. Chanter dans le noir ne préviendra pas le danger qui vous guette.

Moi qui manipule les mots en "tion", j'ai écrit ça le mois dernier en pensant à d'autres.

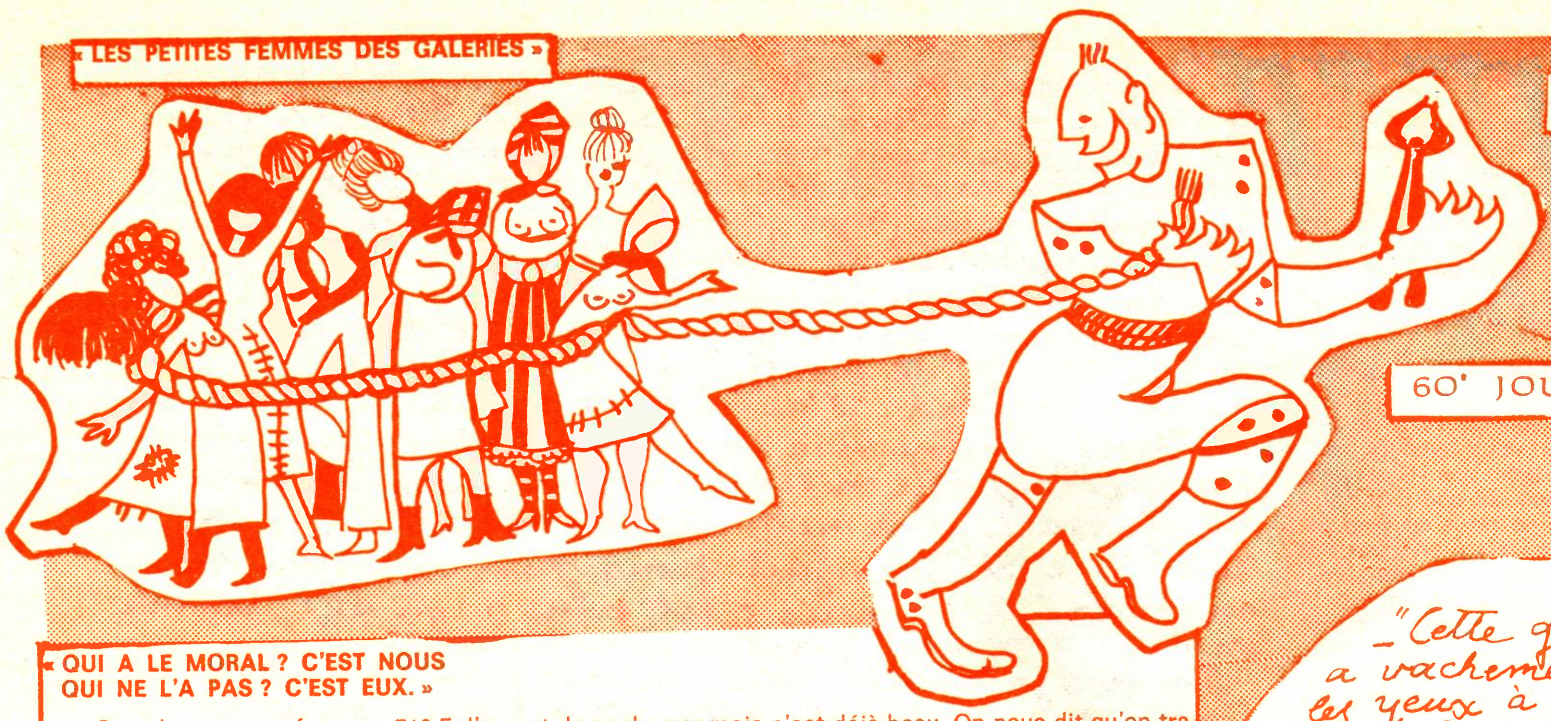
Depuis, je suis allée, aux journées. Ça a été pour moi une expérience formidable. J'ai parlé et surtout écouté parler des tas de femmes qui ont raconté leur oppression avec leur langage à elles, sans contrainte, sans ostentation, sans timidité, sans phraséologie révolutionnaire ou autre.

Tout de même... dans mon groupe, en banlieue, on est huit. Sur les huit, deux seulement sont venues à la Mutu. Comme par hasard, deux enseignantes. Les autres, elles avaient ces jours-là la famille, les amies, une sœur à soigner... bref, elles sont restées parler (ou se taire) ailleurs. Peut-être parce qu'en fin de compte elles n'avaient pas ressenti ces journées que c'était fait pour parler entre elles, de leur vie à elles avec leurs mots à elles. Elles auraient sûrement changé d'avis si elles étaient venues.

Cette "lettre" avait voulu être le langage de leur absence.



- lettre d'une femme comme les autres à ses sœurs libérées.



60' JOUR DE GREVE

QUI A LE MORAL ? C'EST NOUS
QUI NE L'A PAS ? C'EST EUX.

Quand on est une femme : 710 F d'argent de poche par mois c'est déjà beau. On nous dit qu'on travaille pour s'habiller et que ça nous suffit : — « Moi j'ai deux gosses, je suis seule pour les élever, 710 F par mois c'est de l'argent de poche, ça peut-être ? C'est pas se foutre du monde ». — Et si tu es mariée on ose te dire que c'est le salaire de ton mari qui compte. Mais Nous on veut un salaire pour le travail qu'on fait. Le reste ça nous regarde. — « Quand j'ai payé la garde de mes gosses qu'est-ce qui reste ? 100 F. Je travaille pour 100 F par mois. ALORS évidemment on a besoin d'un Mari pour survivre, on n'a pas le choix, on est condamnées à être malheureuses toute notre vie, si on s'entend plus. »

— En plus de ça, le peu qu'il te reste, tu le refiles au Patron. Il faut que tu sois bien habillée, bien maquillée, bien coiffée pour plaire aux clients et pour qu'ils achètent toujours plus. Le Patron t'utilise comme une marchandise. — Un Chef : « Il faut avoir de très belles jambes et être une très belle fille pour gagner 1 000 F par mois. »

Ces Chefs, parce qu'on est des femmes, nous briment comme des gosses et nous traitent en esclaves.

— Ils sont tout le temps sur notre dos. Ils viennent nous chercher jusqu'au WC pour nous faire redescendre bosser. On nous engueule même quand on ne discute pas entre nous, seulement parce qu'on est debout l'une à côté de l'autre. Quelqu'un dit bonjour en passant, à une vendeuse, on lui dit tout de suite que les « visites » sont interdites au Magasin. Si tu t'assieds, tu te sens mal à l'aise, alors tu ne t'assieds pas. »

T'es moins que rien, on te méprise, on te le dit. On te traite de fainéante, de menteuse, de voleuse. On t'insulte devant les clients. On ne t'épargne aucune humiliation, comme cette copine déshabillée, fouillée dans le bureau du directeur. Si t'es malade ou si t'es enceinte, on peut te foutre à la porte. Une vendeuse enceinte, menacée d'être licenciée, proteste qu'elle fera valoir ses Droits. (Son mari est à l'Armée, elle est seule et « sans défense »). Le Patron en profite : « Mais ma petite pour faire valoir tes droits, il faut avoir BEAUCOUP D'ARGENT et TU N'EN AS PAS. »

En plus de ça les brimades c'est à la tête du client. Si tu plais pas, t'es la bonne à tout faire : « Fais ci, fais ça, on te parle comme à un chien. Va nettoyer là. On te fait laver n'importe quoi, même les chiottes. »

C'est la discipline militaire et pour l'assurer, on te flanque un chef du personnel qui est... un ancien militaire.

Mais les vendeuses en ONT MARRE d'être doublement ASSERVIES et EXPLOITEES parce qu'elles sont des femmes, MARRE des salaires et des brimades humiliantes pour PETITES FEMMES.

LE 17 AVRIL : GREVE

"Cette grève nous a vachement ouvert les yeux à toutes on sent qu'on est exploitées par le patron, mais le jour où une fille se sentira exploitée par son mari elle aura les mêmes réactions. Elle dira : "Y en a ras le bol mon Dieu, ou tu changes ou alors ça va péter."

"On ne gagne pas assez, mais ce qu'on a acquis pendant la grève, c'est autre chose qu'une petite augmentation de salaire. Ce qu'on gagne par exemple, c'est de pouvoir prendre des responsabilités et d'être vachement unies, ça aucun salaire ne te compensera"

"Maintenant nous avons revendiqué notre droit au point de vue salaire, moi je crois que nous ne nous arrêterons pas là. Nous allons maintenant revendiquer notre droit en tant que femmes."




Refrain

Ah les petites femmes,
[les petites femmes des Galeries]
(Bis)

De deux choses l'une
Il vous faut choisir
Toutes nous augmenter
Ou bien vous barrer
On n'en a pas l'air
Mais il faut se méfier
car on est toutes là
Prêtes à se bagarrer
Ah les petites femmes...
On a l'air fragiles
Mais rien ne nous fait peur
Même les gardes mobiles
Sont partis ailleurs
Quand à vous les filles
Qui n'y croyez pas
Ferez triste mine
Quand on gagnera
Ah les petites femmes...
Ah ce qu'ils étaient drôles
Derrière les banderolles
On ne voyait que leurs petites guibolles
Quand à leur frimousse
Mieux vaut pas la voir
Car ils ont tous des gueules de barbares
Ah les petites lopes de la gendarmeries (bis)

9 hôpital Psychiatrique	10 mère solitaire	11 palais de JUSTICE
8 avortement	23 Vieille Fille	24 Maison Paternelle
7 PROSTITUTION	22 HÉTÉROSEXUALITÉ	29

le torchon à musique vous parle

Il est trrrrès regrettable qu'au  du MLF, nous soyons contraintes de quémander des musiciennes. Impossible que les femmes (enfin : mes nombreuses sœurs !) qui jouent d'un instrument quelconque (oui nous attendons les joueuses de petites cuillers à café pourquoi pas ?)  ne nous fassent pas signe, n'importe lequel, mais un cygne à musique bien sûr,  pour nous prouver que les musiciennes existent.

Une petite flûteuse, une grande guitarreuse et une cor anglaiseuse attestent du peu de renfort musique,

Nous envoyons donc un à  à toute joueuse (même avec le feu la musique sauvage peut s'en accommoder) dans le but, soit d'improvisations probantes, soit de créer un quatuor, un orchestre et pourquoi pas une  

Une fanfare ! Imaginez la joie pour le groupe déjà existant, pour nos théâtres et nos défilés ! Mesdames soufflantes dans des tubas :

dans des cors : 

dans des élicons :


Elicon : instrument essentiellement féminin par sa désinence, qu'attendez-vous ? 

Il est évident que toutes instrumentistes sachant lire la musique (ça peut toujours servir) seraient les bien venues car nous la lisons.

Excusez-nous, chères anti-cultureuses, chères improvisatrices cacophoniques, chères éphéméristes féminines, si, nous aimerions AUSSI pouvoir interpréter ce que l'une, ou LES AUTRES de nous un jour composeraient sur la portée (un rêve) afin que se fasse entendre un M.L.F. par monts et par veaux, vaches, cochons, couvées. De plus, nous ne sommes pas contre l'idée de jouer pourquoi pas du CLAAASSIQUE.

Les échos éméféliques résonneraient de tous leurs cuivres (c'est mieux que de les astiquer, non ?) à travers la campagne, la ville, les mers en hymnes, sur toutes les lèvres.

Ne sommes-nous pas capables de battre tambour ? de souffler dans des clairons ? (nous avons battu tant de tapis, nous avons soufflé tant de bougies depuis des générations qu'il nous reste assez de révolte pour casser les oreilles, (et quand nous disons : les oreilles...) de nos contemporains.

Musiciennes, montrez-vous, improvisatrices, écrivez-nous (à la boîte postale) FMA, BP 370 75625 Paris Cédex 13. Toute la musique est à inventer au M.L.F. On peut même envisager d'inventer aussi nos instruments pourquoi non (ce qu'on devrait pouvoir sortir de nos poires à lavez, ne suffirait-il pas d'y ajouter un élément de plomberie pour les utiliser comme organe de résonance, et de nos batteries de cuisine : une poêle à frire bien frappée pourrait, nous en répondons, monter une bonne échelle chromatique). Allons mes sœurs n'attendez plus, pour nos fêtes et nos manifestations un petit air peut changer l'air de notre société. Gardons l'espoir en attendant le « morceau en forme de poire » 

Ne dites pas que vous n'avez pas le temps, on a toujours le temps pour la zizique entre cette poire-là et le fromage.

LE PARADIS DES HUNORS

L'Espéridiou est un établissement hospitalier « pour filles Parisiennes inadaptables », situé dans l'Hérault à St-ANDRE-DE-SANGONIS. Il est dirigé par un prêtre appelé M. Fabre, ancien aumonier militaire (Corée, Indochine, Algérie). Ce centre recueille des filles de 6 à 26 ans, débiles profondes.

En fonction des témoignages recueillis par la C.F.D.T., les filles de cet établissement seraient soumises à la seule autorité « paternelle » de M. Fabre, autorité qui se manifeste par des châtiements corporels très violents : fessées et coups administrés pour différents motifs, tels que : n'avoir pas correctement dit son nom, avoir sali sa culotte, avoir refusé de chanter etc. etc.

— Certaines débiles, en opposition, sont enfermées dans « l'Isoloir » (réduit d'un m2) jusqu'à ce qu'elles se soumettent à la « loi » Espéridienne ; la durée de l'isolement peut varier de quelques heures à quelques jours...

— l'absence de méthodes pédagogiques réelles, maintient les « Espérides » dans un état de débilite ; on leur parle un langage « simplifié » (cad des mots de 3 syllabes), on les laisse se débrouiller entre elles ; ce qui ne leur laisse que peu de chances pour améliorer leur état.

— les parents n'ont pas droit de visites impromptues, et seul le Père Fabre a accès aux dossiers de chaque enfant.

— aucune réunion de synthèse ne permet de faire le point sur chaque fille et aucun contact du personnel avec les psychologues et psychiatres.

— les « Grandes » de 21 à 26 ans sont prises totalement en charge par le Père — il les habille et leur fait toilette — ; elles habitent au même étage que lui, étage inaccessible à partir de 20 h, jusqu'à 8 h du matin.

Face à ces témoignages, aucune enquête officielle n'a pu aboutir car seul le personnel en place a été interrogé ; et le père Fabre a répondu à différents articles parus dans la presse par une brochure imprimée, contenant des arguments spécieux.

M. Fabre semble protégé en haut lieu et inattaquable.

Il existe bien d'autres maisons de retraite pour ce valeureux combattant ?

Information communiqué par le groupe de Montpellier : 12 rue Trésoriers de La Bourse.

LE COGNACQ-JAY HORS CONCOURS, ON L'A EU...

LA MERE LA PLUS MERITANTE

Fête des mères, Dimanche 28 Mai 1972

Pétain avait commencé à penser à nous et Pompidou continue : il a décoré les 13 mères les plus méritantes de l'année (méritante, ça veut dire : un grand nombre d'enfants, bien propres, « bien élevés », bien polis, bien obéissants, assidus à l'école, ne manifestant aucune tendance à la délinquance ou à la contestation).

Alors nous aussi, on s'est trouvé une MAMAN dans le mouvement. On avait mis nos jupes bleues, nos soquettes blanches, nos nœuds dans les cheveux, y en avait une qui avait sa robe de première communion, et on a suivi « Maman », tellement distinguée, tellement noble, dans sa grande robe noire, avec sa mantille sur la tête, une vraie MERE, quoi... On était très fières d'elle.

Et toutes, de l'Etoile, ont est parties vers l'Elysée chercher sa décoration. Elle la méritait bien, on était environ 200 derrière elle. D'abord, on a voulu suivre la Garde Républicaine, les flics n'ont pas voulu. Alors, on a descendu les Champs-Elysées, en famille. D'ailleurs, on le criait : **c'est une promenade familiale.**

On était deux par deux, chacune sa sucette, quelques-unes avec des poupées, d'autres avec des vrais bébés, on sautait à la corde, on se donnait les mains, y en avait même une qui était enceinte pour de bon.

« Maman », devant, était très fière de nous.

Les gens autour s'arrêtaient, nous regardaient, lisaient les tracts, et riaient avec nous. On criait :
— fêtée une journée, exploitée toute l'année ;
— pas d'enfants à la chaîne, pas de chaînes pour les enfants ;

— Maman, libère toi, tu es d'abord une FEMME.



C'est en bas des Champ-Elysées qu'on a rencontré les-Messieurs-en-Bleu-Marine-qui-nous-aimaient-pas. Ils n'ont pas voulu qu'on continue notre promenade. On s'est assises en rond, « Maman » au milieu, toujours aussi sereine, aussi digne. On chantait beaucoup. On avait même une chanson pour « eux », qui arrivaient de plus en plus nombreux, nous entourant :

(sur l'air du Galérien) :

« Vous aussi les sergents de ville,
Vous avez une maman,
Qui vous a torché le cul
Quand vous étiez p'tits enfants ».

Notre chanson n'a pas eu l'air de leur plaire, voir la suite.

On étaient prêtes à rester longtemps : la fête des mères, c'est toute la journée. Il y avait de plus en plus de spectatrices qui s'amusaient bien.

Après une vingtaine de minutes, sans prévenir, les uniforme (isés) se sont brutalement jetés sur nous, pour nous tirer par où ils pouvaient — comme ils font d'habitude, quoi — cheveux, poignets, jambes, etc. et nous jeter dans trois papiers à salade.

On s'est retrouvées 45 au commissariat (dont 2 copains) sans trop de bobos, quelques rubans et chaussures perdues...

On a encore chanté beaucoup de chansons, dans les cars et dans la cellule vitrée, et dans la cellule sans vitres, où ils nous ont mises. Ils ont établi nos bulletins de conduite » (sic) (1) et nous ont relâchées 2 heures après, par paquets de 5, toutes les 10 minutes.

On s'est retrouvé dans un bistrot à 2,30 F le café. C'est vraiment pas un quartier pour nous.

1) C'est comme ça qu'ils appellent les papiers où ils marquent nos noms, adresse, et c'est tout ce qu'ils ont le droit de nous demander.

CAUSE TOUJOURS

ou de la nécessité des groupes de parole (groupes de prise de conscience, ou d'expériences personnelles)

On a commencé notre travail en se parlant, en prenant des notes. Puis on a groupé nos idées, pour faire un article cohérent, sans répétition, sans oubli... On n'y arrivait pas. Alors on a décidé d'écrire chacune, en roue libre, un papier, puis d'en discuter ensemble mais sans chercher à les grouper. On a quand même l'impression qu'ils forment un tout.

Je veux dire d'abord que je me définis comme appartenant au MLF. Je le critique mais j'y suis et j'y reste. J'ai écrit ce qui suit mais ça n'est pas tout ce que j'ai à dire. En particulier je ne parle pas de ce que j'aime dans le MLF. Parce qu'il me paraît plus urgent pour l'instant de dénoncer ce que je ressens comme un blocage que de m'étendre (et il faudra bien l'exprimer un jour) sur tout ce que je trouve au MLF.

Je crois que l'une des choses que nous pouvons apprendre dans les petits groupes c'est à nous débarrasser de nos sentiments d'infériorité (en tant que femmes) ou de supériorité (en tant qu'intellectuelles ou en tant que « femmes libérées » vis-à-vis des « pauvres bonnes femmes ».

Il y a des espèces de règles sur le fonctionnement des groupes de parole qu'on peut jeter comme ça mais qu'il faut expliquer :

— Petit groupe

On peut discuter vraiment à sept ou huit. Pas à vingt.

On peut se sentir suffisamment en confiance devant des femmes qu'on connaît depuis quelques mois et pas devant les trois « nouvelles » qui sont là ce soir et qui peut-être ne reviendront pas.

— Fermé

Il me semble que les groupes de conscience devraient être fermés **uniquement** dans le sens où c'est une condition nécessaire pour qu'une certaine expérience commune puisse se produire. Surtout pas fermé dans le sens où ce serait le seul groupe dans lequel on irait. Il faut absolument rester prête à parler avec toutes les femmes du mouvement, à aller aux réunions où plus nombreuses nous tentons de prendre des décisions collectives et où les différentes tendances du mouvement se confrontent. Surtout pas fermé dans le sens où on considérerait uniquement comme « problèmes personnels » ce qui nous avons à dire de certains domaines bien définis : vie sexuelle, problèmes ménagers, etc... Il faudrait pouvoir arriver dans le groupe et se sentir libre de dire que le problème qui nous a poursuivies toute la semaine c'est celui de l'action politique qu'on peut ou non mener pour le Vietnam, ou celui que nous pose une tactique actuelle du MLF. Le personnel est politique et le politique est personnel.

En plus, il y a les groupes du MLF ne se définissant pas comme groupes de parole. Je crois qu'il faudrait arriver à ce qu'ils soient des lieux où les femmes puissent **effectivement** se parler, c'est-à-dire pas seulement agiter sans fin des « idées » mais fonder dans leur expérience ce qu'elles ont à dire, et aussi tirer au clair les relations qui s'établissent entre elles.

Seulement voilà.

Bien souvent on pourrait croire que nous sommes de purs esprits, que nous n'avons aucun besoin de solidarité ou de respect, alors pourquoi « tomber dans le psychologisme » et se dire en face ce que nous critiquons les unes chez les autres ?

Alors ça pourrait.

Et on finit par ne plus rien dire de vrai.

C'est-à-dire qu'on s'écharpe « en vertu des grands Principes » et qu'en fait ce sont toutes nos agressivités jamais résolues qui se manifestent, et tout le monde se fout du problème : on tourne en rond.

Je suis arrivée au MLF avec l'expérience d'un groupe américain où, quand une femme nous rejoignait, on pensait **a priori** que ça n'était ni une imbécile ni une salope. Où même quand on n'était pas d'accord on pouvait se parler, se parler beaucoup, s'engueuler, parler à nouveau, ou on essayait d'arriver au fond de nos divergences et d'apprendre quelque chose les unes des autres.

Et je me suis parfois trouvée dans des réunions du MLF où on ne peut plus parler parce que c'est le règne du :

« Ridicule ! »

« Et alors ? »

« Tiens, elle a l'air d'une institutrice... » (d'une fille qui essaie de parler).

Il y a des tas de façons de « fermer le bec » à quelqu'un. On peut lui rire au nez, on peut se poser en détentriche de la vérité (« ça n'a rien à voir... Point final »).

Bien souvent l'indifférence et la peur du ridicule tuent : des femmes se découragent ou sont réduites au silence. Elles débarquent dans un groupe, on ne leur demande même pas leur nom, ou bien elles ouvrent la bouche pour la première fois et on les place dans une catégorie bien précise, « Quelle intellectuelle ! », « T'es pas au courant », « Petite bourgeoise », « Trotskyste ou maoïste »...

En fait nous avons de vraies critiques à exprimer les unes et les autres. Mais ce qu'on apprend très vite dans un groupe de parole, et qui est très utile dans tous les autres types de groupes ou de réunion, c'est que critiquer ne veut justement pas dire rejeter. Si on critique une femme sur un point précis, si on accepte ce genre de critique, c'est justement parce que ça vise non pas à détruire les individus mais à mieux se comprendre, à nous rendre capables de parler plus, d'aller plus loin.

Les femmes sont tenues dans l'ignorance rembarrées méprisées

elles ont besoin, nous avons toutes besoin, d'un minimum de soutien, de respect, d'amitié pour pouvoir décoller... pour prendre la parole.



NON ENFANCE BARRÉE
aller, aller, tu es une fille, tu ne seras pas ça... tu es une fille, tu balayeras la maison... tu feras le lit de tes frères.
PH. NON ALORS

Quelle violence m'a été faite que je ne puisse même pas en parler ? De quelle violence insidieuse et sournoise suis-je la victime paralysée et muette.

je lui ai expliqué que je suis un être humain, pas un objet sexuel à sa disposition mais un individu qui a aussi des projets en tête, qui va quelque part.

La violence, elle vient de loin... elle vient de la violence qui a été faite à ma mère tout au long de sa vie, de sa jeunesse, de ses projets.



Mouvement de libération des femmes groupe du 12^e



A mon arrivée en Californie, Women's Lib : groupes de femmes dont je questionne les options politiques !

D'abord j'ai rencontré des femmes ouvertes qui parlaient facilement de tous leurs problèmes (c'était nouveau pour moi) et qui me semblaient marginales par rapport à la société américaine de consommation, de réussite, de fric, sois-belle-avec-le-nouveau-blush-Truc-Muche.

J'ai entendu parler de la crèche auto-gérée qu'elles avaient créée sur le campus, où femmes et hommes se partageaient le boulot et qui marchait très bien.

Je suis allée en A.G. pour voir.

Mais je suis vraiment rentrée en mouvement avec mon «consciousness raising group» (= groupe de prise de conscience). Mon groupe (et je dis «mon groupe», pas «la réunion») je ne l'aurais raté pour rien au monde, que je sois en forme ou déprimée, malade ou pas, silencieuse ou prête à parler. On s'y attendait toutes, toutes celles qui avaient désiré créer le groupe ensemble. On était à l'heure, on n'avait pas envie de partir. On s'y donnait un vrai bonjour. On se voyait. On se sentait proches. Il y avait toujours à bouffer et à boire : et tout ça débouche la parole. On ne laissait personne se cacher dans un coin. On était à l'aise pour parler de tout ce dont on ne parle jamais (quel soulagement). Il y a des femmes qui sont arrivées vraiment très paumées (problèmes avec leurs gosses, leur mari, leur petit ami, sentiment de solitude, boulot inintéressant...). Elles étaient très décidées aussi, d'une agressivité que j'aime. Et c'est important qu'un mouvement de femmes soit ouvert et accueillant pour celles qui sentent que ça ne va pas quelque part et n'ont jamais pu voir plus clair.

Moi j'avais plutôt mis à l'écart des tas de choses, et j'ai commencé à voir ce qui clochait dans ma vie. Ils m'avaient fait croire (mon père, ma mère, l'école, les mecs...) que j'étais indépendante, équilibrée, bla bla... la tête qui commandait, quoi... et si tu dis que tu ne vas pas, que ton corps ne va pas, que tu n'aimes pas faire l'amour comme ça, que tu n'aimes pas qu'on te traite comme ça. Alors je reconnais, c'est vrai, que j'avais jamais osé le penser et que ce vague malaise, c'était donc pour ça.

Dans notre paralysie, nos peurs, notre corps détraqué, on se reconnaît, on commence à exister.

J'ai l'impression d'avoir appris à écouter, à parler simplement, à repérer concrètement et à me sentir en lutte contre ce qui avant n'était que des MOTS : l'oppression économique, la misère sexuelle, l'aliénation dans le travail, l'intériorisation des valeurs bourgeoises... »

Le groupe de parole est un lieu de politisation exceptionnel et je tiens à le crier à celles qui séparent encore le personnel du politique, le travail sur soi et le travail sur les autres. Ce n'est pas un hasard si sur le Campus au Comité pour la Libération des Prisonniers Politiques on voyait surtout des Femmes du Women's Lib et aussi sur les piquets de grève et dans tous les mouvements de protestation. On est une Femme dans le Mouvement, le corps-et-la-tête ensemble en marche, et on a envie de prendre la parole sur tout et partout.

Après, en France, je ne sais pas ce qui se serait passé si je n'avais connu personne ! « Entrer au MLF c'est dur ! » On a commencé un groupe et ça devenait difficile. Là j'ai remarqué comment certaines d'entre nous posent et déposent et reposent des problèmes, sont « négativistes » du genre « On ne peut pas faire ça, c'est stal, on peut pas dire ça, c'est dangereux, on peut pas faire ci ou ça, c'est réformiste, on peut pas dire ça, ça va créer un précédent. » On parle, mais ça ne vient de nulle part, surtout pas de notre corps. La peur du ridicule réapparaît. Celles qui causent, celles qui causent pas, les politiques et les pas-encore-politisées...

Après, dans mon groupe de quartier du 5^e, on a discuté des mois, il y avait des activistes « action sur le quartier, parler aux femmes » : j'étais de celles qui pensaient qu'il fallait aussi un groupe de parole, que les femmes c'était nous aussi, que tout groupe MLF devrait être en même temps un groupe de parole.

POUQUOI ?

— parce que j'étouffe et je voudrais en parler, et tu étouffes aussi, donc ce n'est pas moi qui suis malade

— parce que plus je réfléchis, plus je vois des choses autour de moi, plus je rage et plus j'ai envie de lutter partout où je me trouve

— parce que je ne veux pas tenir un discours verbeux sur l'oppression des « autres » mais vraiment sentir à partir de moi-même et avoir des relations avec les gens, une action, authentiques.

Les femmes, les mots, les hommes. Ni intérieur, ni extérieur. Il fait aussi froid partout. Pas de frontière. Judith désarmée.

Les têtes des hommes roulent dans mes orbites. Elles s'arrêtent toujours au bord du trou plein d'ordures qui brûlent. hurlant de rire mourant - c'est plus dur chaque fois - de toutes les morts. Où est ma langue, mon couteau. Pourquoi l'as tu coupé il y a si longtemps.

Les femmes jacassent — c'est bien connu — elles bavardent, elles méditent « les can cans ». C'est bien connu. Nous ne nous parlons pas vraiment. Ni entre femmes. Ni avec un homme. Nous ne sommes pas rationnelles quand nous verbalisons, nous ne savons pas analyser, nous sommes incapables de parler en groupe ou en public, nous transformons toujours les discussions intellectuelles centrées sur les vrais problèmes en petites disputes mesquines. D'où vient cette folie ? Pourquoi le Logos est-il mâle ? Pourquoi est-ce que pour les femmes il n'y a pas eu aussi LE VERBE au DEBUT ?

Si une femme fait le moindre effort pour rendre son mari ou son petit ami conscient de son comportement anti-femme, il l'interprète comme une violence. C'est une mégère qui veut dominer son homme, « elle veut porter la culotte ». En général elle fait toujours attention à ce qu'il dit. Non seulement elle écoute mais elle attend, et en fin de compte elle crée les sens des paroles de l'homme. Même si elle ne comprend pas ce qu'il dit elle « entend » à d'autres niveaux et tout ce qu'il dit est important. D'autre part, quand elle a vraiment besoin de se confier, de parler sérieusement, quand elle veut sa complicité dans la conversation, il est souvent trop occupé. Il parlera « plus tard ». Et bien sûr « plus tard » n'arrive jamais. Et même s'il finit par arriver ça n'est jamais comme « maintenant ». Si elle insiste pour qu'il lui accorde son attention — après tout elle, elle l'a toujours écouté — il la traitera peut-être de fasciste : elle a osé violenter sa liberté individuelle (sa liberté de faire ce qu'il veut, quand il le veut). Quotidiennement c'est lui qui contrôle et définit la femme en ponctuant leur relation, mais c'est si normal pour lui qu'il peut ne même pas s'en rendre compte. C'est « bien », c'est « indiscutable », « inné », c'est même « biologiquement déterminé » : la femme accepte la domination du monde masculin. Mais toutes les tentatives qu'elle peut faire pour que la relation soit réciproque sont déniées. Il est outré. Il l'accuse d'être une terroriste. Elle a donné un sens à son discours. C'est tout ce qu'il veut. Il ne sait pas qu'elle a un discours. Si elle parle, il déforme ses paroles pour en faire des banalités ronchonneses centrées uniquement sur les événements quotidiens ou des petits problèmes tout simples. Petits problèmes personnels qu'il rangera dans la catégorie voulue. Il accomplit son devoir, il est paternaliste. Quand il l'entend parler, il ne devient pas complice du sens qu'elle veut exprimer ; il dérobie le sens de son discours, au mieux il le fera en lui disant « comment résoudre ses problèmes ». Le pire c'est que quand la femme est consciente de son activisme unilatéral (elle est la seule à faire l'effort d'écouter pour comprendre), elle n'a aucune envie d'agir comme l'homme, d'être fasciste, de nier l'importance de son partenaire comme lui l'a fait. Elle ne veut pas devenir insensible, elle ne veut pas opprimer. Elle voudrait qu'il devienne actif et sensible — qu'il devienne réceptif, lui aussi, qu'il l'entende qu'il la voie, afin qu'elle puisse vraiment exister dans le monde des hommes. Seulement tout ça, ça ne se demande pas comme une faveur. Un jour, il faudra bien qu'il se rende compte que c'est là ce qu'il doit faire, que c'est absolument nécessaire — mais elle, elle sera probablement déjà partie.

C'est ce discours des femmes, qui est étouffé quand elles sont enfant, réprimé dans le couple, déformé autour du thé et des gâteaux secs — ignoré dans les organisations gauchistes —, c'est ce discours là qui se développe dans les groupes de parole du MLF. Il ne s'agit pas d'y faire de l'association libre, comme sur le divan du psychanalyste (bien que ça puisse aussi se produire). Il s'agit de raconter sa vie, de discuter du sens que nos expériences personnelles peuvent avoir pour toutes les femmes, de verbaliser CE QU'IL FAUT FAIRE. Libérer ce discours, c'est la base de nos actions : pour que chaque femme change sa vie, pour qu'ensemble les femmes se transforment, pour transformer radicalement la société, pour en finir avec le patriarcat capitaliste et féodal, pour créer de nouvelles relations, entre les gens.

Nous nous sommes réunies autour d'une machine à écrire à 7 ou 8. Nous avons discuté et écrit tour à tour. Nous avons exprimé ici les violences exercées contre nous plutôt que celles de notre riposte: c'est là où nous en sommes dans notre lutte spécifique de femmes.

La violence qui nous est faite est quotidienne, insinuante au point que nous ne la décelons même plus.

J'ai envie d'être violente car je le vomis cet idéal de la Sainte Vierge, de la femme martyr que nous avons sous les yeux depuis que nous existons; envie d'en finir avec cette image édulcorée de la douceur et de la patience; et puis dans violence, il y a viol, alors, je me méfie, je ne veux pas d'une violence sadique, caricature du pouvoir mâle. Seule, je suis coincée. Coincée entre le désir de possession que le mec revendique dans la vie conjugale comme un droit. Exclusivité, fermeture et le don-juanisme qui soi-disant pose sa liberté. Les heures de travail-fric, les heures de travail-maison, les gosses. Je n'arrive pas à croire que je suis la mère faite pour sécuriser, faire oublier à mes gosses que je suis un individu, là, qui doit absolument gueuler pour ne pas se laisser baillonner. Je pense qu'il faut dire tout, et que ça, c'est vécu comme une violence par l'entourage proche comme dans le boulot.

Outre les violences subies dans le couple, dans le boulot, dans la rue, celle qui m'a été la plus insupportable est celle imposée par les lois. Je n'ai pu reconnaître ma fille, elle est née de mère inconnue... Deux pères étaient « possibles » mais pas de mère. L'administration se retranchait derrière le fait qu'il n'y avait pas le délai de « viduité ». J'ai eu une réaction négative; « Puisque la société refuse de reconnaître que mon enfant est mon enfant, alors qu'ils aillent se faire foutre, elle sera de mère inconnue, je ne payerai pas pour avoir le droit de dire qu'il est sorti de mon ventre ».

Lorsque j'avais 16 ans, que j'étais en math. élém. chez mes parents, que je ne parlais jamais à personne, il n'y avait pas violence apparemment; tout était calme à la maison, personne ne criait, tout était calme. La violence, elle vient de loin, elle vient de la violence qui a été faite à sa mère tout au long de sa vie, de sa névrose qu'elle a projeté sur moi.

Je sais que face à un homme, ce qui est sous entendu, c'est que la force physique, que la force publique est pour lui avant même que j'ai pu m'exprimer. Le chantage peut s'exercer à n'importe quel niveau. L'amour est en permanence utilisé comme chantage dans la famille et ça, se répercute sur les enfants. Le père, c'est l'autorité et si vous n'en convainquez pas vos enfants, vous en ferez un inadapté.

Le père, c'est l'autorité, le père, c'est l'ordre, le père, c'est la hiérarchie, l'esprit de compétition, le père... Oui, bien sûr, les hommes sont aussi enfermés dans un rôle: fort, protecteur, slip Eminence; comme les femmes sont enfermées dans l'image de la féminité: passive, mère ou épouse, vierge ou putain... jamais femme.

On ne m'a jamais violée, en tous cas littéralement, on ne m'a jamais battue, mon père excepté. Quelle violence alors m'a été faite que je ne puisse même pas en parler? De quelle violence insidieuse et sournoise suis-je la victime paralysée et muette, quelle brimade plus criarde? Ma mère m'a persuadée que j'étais bête, con, nulle, moche. Evidemment, je n'avais pas de pénis, je n'étais pas la valeur reconnue. Mon enfance bafouée. Tu es une fille, tu ne feras pas ça, tu es une fille, tu balaieras la maison, tu feras le lit de tes frères. J'ai voulu le pouvoir depuis, parler ou plutôt récupérer ma parole perdue, exister socialement, avoir un enfant, EXISTER, être comme un mec, sortir de la passivité, de l'état larvaire. J'ai été très mec, je prenais l'initiative dans les rapports sexuels, j'ai opprimé; je ne veux plus de cela: ni être opprimée, ni opprimer. Nous ne voulons pas l'inversion de la situation, nous voulons la fin de toute oppression.

Pas l'inversion, la fin de toute oppression. Quand tout le monde aura le pouvoir, plus personne ne l'aura. La violence me nie parce que je n'ai aucun droit à la violence en réponse: un homme contre un homme... la violence de la réponse est évaluée par l'adversaire, estimée même. Si une femme répond à la violence d'un homme par la violence, l'homme pour conserver l'image de sa virilité « doit » écraser, écraser, réduire à néant.

Comment faire la différence entre toi-pouvoir et toi-personne? La violence que je ressens le plus, c'est celle de la reconnaissance. Je ne peux exister que si ton regard m'approuve, m'aime, me donne le droit d'exister. Il faut que je dise des choses assez vraies pour accrocher ton regard, pour ne pas étouffer moi, mais aussi, il ne faut pas que j'aïlle trop loin pour ne pas t'effrayer, pour que tu ne me juges pas au tribunal de la société, pour que tu ne me juges pas, pour que tu ne m'enlèves pas ton amour.

Si je te dis tout ce que je ressens, et peu importe le reste, sans pis pour les pots cassés, tant pis si tu ne m'aimes plus... L'amour, l'amour qu'est-ce que c'est? L'amour, la sécurité?... Qu'est-ce que j'ai à faire d'une sécurité qui m'étouffe? Je ne suis plus moi-même quand j'ai peur de ton regard. Donc, ce n'est plus moi que tu aimes, ce ne peut plus être moi: pour garder cet amour, je cache le plus important. Est-ce que j'ai peur que tu ne me comprennes pas ou est-ce que j'ai peur que tu me comprennes trop bien? Et que tu ne m'aimes plus telle que tu me découvres, trop vraie... Ce que je suis va faire que tu me retires ton amour. Cette question me fait violence, elle m'empêche de choisir. C'est une violence physique puisque je ne peux plus avancer... L'autre existe en tant que personne et en tant que pouvoir. Comment faire la différence entre la personne et le pouvoir: tu te sers de l'un pour masquer l'autre.

La violence, ce n'est pas seulement celle que je subis, celle qui m'est imposée. Ce peut être aussi celle que je fais volontairement, inconsciemment pour agir et réagir en fonction de la norme. Je choisis de vivre avec un mec parce que j'en ai envie, puis je me retrouve comme la mouche dans une toile d'araignée. Je sais pourtant ce pourquoi j'étais là mais ça ne correspond plus. Être avec lui, ça signifie souvent refouler une autre envie, aussi « futile » soit-elle. Je découvre que j'ai très peu envie de faire l'amour avec lui. Tout d'abord, je m'en accuse — c'est anormal — mais j'ai des tas de justifications pour moi et pour lui: ça me fait « mal » et surtout j'ai de plus en plus souvent envie de dormir, j'ai réellement envie de dormir. Mais lorsque je suis avec un autre mec, ailleurs, un mec qui n'est pas « mon » mec, je le désire comme avant je désirais l'autre. J'en arrive à me dire qu'il va falloir que je fasse l'amour, car il y a plusieurs jours que je me suis refusée ou que je l'ai refusé sous des prétextes divers. Ça devient une obligation vraiment angoissante. Le climat se détériore, je culpabilise avec de temps en temps des accès de révolte; plus aucune spontanéité n'est possible, nous nous observons et je m'observe pour voir si par hasard, je ne ressens pas « quelque chose ».

Arrive l'engueulade qui dégénère. On décide de mettre fin à l'idéal à deux pour vivre chacun pour soi... Et je découvre avec stupeur que tout ne s'écroule pas, que la vie sans lui ne signifie pas RIEN mais MOI... Je ne comprends pas: je le désire, je choisis (donc) je jouis. Je me sens très forte alors, mais je constate que nos rapports ne sont plus désormais qu'une course à la domination, une lutte pour le pouvoir avec ses retournements alternatifs. Je ressens la négativité de mon attitude mais je ne suis pas capable d'être autre qu'excessive, soit dans la passivité, soit dans l'agressivité. Sans doute, la contradiction se posera-t-elle toujours mais à des degrés différents.

La violence, c'est moi qui l'exerce contre toi, Sébastien, quand je te jette dans cette société sans père pour te légitimer, avec seulement une mère marginale, bancal. Mais c'est une violence que j'ai choisie contre celle de l'ordre établi — Sacro-Sainte famille — Ordre violent, Ordre VIOLANT. Assez des stéréotypes de la féminité et de la virilité, de l'obligation d'être douce et secondaire et maternelle pour les unes et fort et combattif et puissant pour les autres. Assez de ces images violentes imposées aux hommes et aux femmes tout au long de leur vie.

Nous commençons à exister collectivement. Nous entrons dans l'espace politique. Nous exerçons une violence sur l'ordre social, idéologique et politique, sur les hommes et qui nous nous soustrayons, pour qui nous détruisons l'image sécurisante de la mère.

de la
V
O
I
L
E
N
C
E

Torchon - Dimanche

La vraie mère d'ŒDIPUS retrouvée

RETROUVÉE DANS UN VILLAGE DU PELOPONÈSE



Cette photo a été authentifiée par les experts qui disent: **Aucun doute, c'est une PHOTO!**



LE COMPLEXE D'ŒDIPE N'A PAS EU LIEU!

JOCASTE était stérile:

voir p.2

MADAME EPIDEO NOUS DECLARE :

J'AI DU ME TAIRE PENDANT 2000 ans

« Ah bon ».
« Ouh, de gros intérêts sont en jeu ».
Il est parti, je ne l'ai jamais revu. Un homme bien poli, remarquable (3) ».
Puis Mme EPIDEO a refermé la porte de son O.L.M.
Bouleversés, nous sommes restés parties comme des crabes en panier, heureuses d'avoir rencontré une vraie femme, une vraie mère, qui, dans la dignité et la misère, continue d'apporter son hydromel au lit chaque matin à son mari.

DERNIERE HEURE :
LES AVEUX DE KLAUS TOUJOU
ALIAS PAPAZIGMOU
REVELE LES INCANTATIONS
GRACE AUXQUELLES IL
HYPNOTISE SES VICTIMES (1) :

« La dialectisation de la tendance d'un groupe, renvoie, en réduisant l'une à l'autre, tout en les opposant par un manichéisme subtil, à une image fortement déformée/déformante de la notion de groupe comprise de celle d'une tendance.

Pour ne pas tomber dans le piège d'une abstraction séduisante, certes, mais dangereusement orientée vers un savoir/pouvoir toujours à déconstruire, dans une optique de libération de l'oppression, la dialectique de cette dernière est l'affaire des niveaux de pratique qui, dans la symbolique du signifiant, réintègrent le signifié, ou symbolisent le signifié par le biais du signifiant, à moins qu'ils ne se contentent d'être signes.

Le sujet supposé savoir aurait tendance à cesser d'être en étant nommé, il projette au dehors ses propres tendances régressives et se déclare seul dépositaire du savoir sur le pouvoir, sur le plus de jour.

Mais la rationalisation par le mépris n'est-elle pas occultée par la béance de la main tendue qui, pourrait, auprès de sujets supposés pas savoir, être confondue avec la main du guérisseur.

un « divan » (terme intraduisible en indonésien); les malheureuses victimes sont censées à passer aux yeux les plus sages. Du surcroît, elles paient souvent très cher, leur tortionnaire afin d'éviter le pire: c'est à dire que franchissant un degré de plus dans l'horreur, il se met à leur parler de lui-même à eux-mêmes.
Malgré les protestations d'un grand nombre de personnalités du monde scientifique, le gouvernement bolivien continue à tolérer ces scandaleuses pratiques.

(1) N.B. qu'il appelle curieusement des « cas-»

était parti pour une belle carrière dans l'armée. Elle connaissait mes difficultés, et un jour que je me plaignais devant elle, elle me dit: « C'est quand même malheureux, vous qui en faites un tous les ans, et moi qui aurais tellement aimé avoir un fils. Il me semble que ça comblerait un vide ».

On lui avait fait une totale (1), elle ne pouvait plus avoir d'enfant et son mari, qui aurait voulu vieillir entouré de petits Laitus, se rongeaient les sangs. Sans réfléchir, sur un coup de tête, je lui dis comme ça: « Eh bien, je vous le donne ».
« C'est pas vrai, elle me dit, vous feriez pas ça ».

« Si y'a qu'à ça pour vous faire plaisir, moi j'en aurais d'autres ». (Je savais bien qu'avec mon Onanisme j'avais pas de problèmes).

Eh bien voilà, c'est comme ça que ça s'est fait. Œdipe n'avait que six mois. « Ça va vous faire bien du souci », je lui ai dit. « Tout ce que je demande, m'a-t-elle répondu, c'est qu'il m'aime ». « Oh là, y a pas de problème, c'est un petit très affectueux ».

Ils sont partis peu de temps après, je n'en ai plus jamais entendu parler. J'espère qu'il a été un bon fils pour eux ».

« Plus jamais ? » demandons-nous.
Elle hésite: « Non... Remarquez il n'y a pas bien longtemps, j'en ai à nouveau entendu parler. Il paraît que sa vue a baissé. Un monsieur très bien, avec une barbe, est venu me voir, Monsieur Papa... Papa... Papazigmou. Oui c'est ça. Il m'a dit: « Vous avez besoin d'argent ? »

« Si j'ai besoin d'argent ? » que je lui réponds, « J'en ai toujours besoin, vous pensez, c'est pas avec la retraite à 60 ans d'Onaniste qu'on peut mettre de l'huile dans les poches et élever les dernières de nos 343 petites filles » (2).

« Eh bien, je vous donne une bonne d'huile d'olive par mois ».

« Pourquoi faire ? »
« Si on vous questionne sur Œdipe et Jocaste, surtout ne dites pas que vous étiez sa vraie mère ».

L'AFFAIRE DE PELOPENIS : P. 2
(suite de la première page)

Au terme d'une longue recherche, nos rapporteurs ont retrouvé dans un petit village du Péloponèse, celle qui, il y a 2 192 ans, accueillait d'un magnifique bébé de 6,5 livres (1), de sexe masculin.
Vendredi 16 juin, 6 h de l'après-midi.

Péloponis est un de ces petits villages grecs plein de tomates, de merde, d'huile d'olive et de charme méditerranéen, coquettement juché sur une butte escarpée. Cette butte, et les voiles noirs des veuves qui pendent jusqu'en bas, ont valu à ce village le nom de PELOPENIS (en grec: sexe poilu). Ce village est une partie honteuse du Péloponèse, que l'on cache soigneusement au regard des touristes. On n'y accède qu'en panier, et les robes bustes paysans du coin n'hésitent pas à y mettre la main.

Débarqués sur l'agora à 8 h du matin, ce n'est qu'à 6 h du soir que nous avons trouvé Mme EPIDEO (Charlotte) dans son oikos (2) sombre mais riant. Sous nos pieds la terre gentiment mais fermement battue reluit d'un éclat uniforme que viennent égayer ci et là quelques pissenlits. Des étagères en peau de chèvre vacillent au vent mauvais. Elle (Mme EPIDEO) nous a raconté son histoire avec ses mots à elle, des mots tout simples des mots de tous les jours :

« L'ananké (3) ne m'a jamais gênée. Quand je suis tombée enceinte du petit Œdipe, mon mari a été incensé (ça arrivait souvent à ce moment-là, je vous parle de 192 avant J.-C., on remplaçait les esclaves par des machines). On habitait chez ses parents, et c'est là que j'ai mis bas (4) Œdipe; c'était un beau bébé, mais vous pensez avec les douze autres, dans deux pièces des O.L.M. (5), c'était pas possible. Je ne m'entendais pas avec ma « beidoche » (6), on n'avait pas les mêmes idées sur l'éducation. A ce moment-là, pour mettre un peu d'huile dans les feuilles de vigne, je faisais des ménages chez une femme de la haute, d'ailleurs son mari, laïus il s'appelait,

(1) Mesures grecques correspondant approximativement à 3,5 kg.
(2) En français: intérieur.
(3) Terme populaire pour désigner le destin.
(4) En grec, accoucher.
(5) Oikos à l'oyer modéré; ce terme n'a pas d'équivalent en français, en raison de la disparition de ce type de logement. Toutefois, il est souvent traduit aujourd'hui librement mais improprement par l'expression « cage à lapins ».
(6) En français, belle-mère.

LA MUTUALITE...

la scène ?
la salle ?
les micros ?
les témoignages ?

des femmes ? et des hommes ?
quelles femmes ?
celles dans le MLF ou dehors ?
celles qui venaient écouter ? à
voir ? contre
parler ? pour
avec....



... celles qui ont travaillé à des thèmes, des films, des panneaux, des photos, des montages publicitaires, des textes, des chansons, des sketches, pendant plusieurs mois.

Nous, des femmes du MLF qui ne nous définissons pas comme féministes, qui n'avons pas loué la mutualité, qui ne voulions pas monter sur la scène, ni parler au micro, ni faire témoigner d'autres femmes, ni parler pour ou contre des hommes, nous voulions écouter, parler avec d'autres femmes (plutôt que « pour » ou « à »).

Nous, à la mutualité, prises dans la contradiction de parler de nous, de notre travail avec d'autres femmes et de refuser de nous exhiber, de nous donner à voir comme plus libérées ou plus opprimées :

pratique, corps, texte, analyse / représentation, spectacle.

Le groupe sur le viol : un des lieux de travail de cette contradiction

- parler de nous
 - matériau anecdotique (récits de viols réels, coupures de journaux, affaires judiciaires)
- parler de notre travail
 - matériau plus analytique, résultant de notre pratique antérieure (fantasmes de viol par le père, de séduction précoce...)
- rendre possible que les autres femmes parlent d'elles, de leur travail, de leur corps.
- contrainte de la scène, des micros, de la disposition du lieu, piège du spectacle et de la représentation.

Alors nous nous sommes assises par terre dans la salle avec les autres femmes plutôt que sur la scène.

Nous avons écrit un texte collectif (inachevé, fragmentaire).

Nous avons lu ce texte à plusieurs voix pour éviter le témoignage individuel, pour distancier les récits anecdotiques de leurs effets émouvants, pour empêcher le voyeurisme et les récupérations paternalistes (manière de récupérer, réduire la révolte contenue dans certaines interventions), pour mettre en échec le vedettariat.

Malgré cela,

la discussion sur le viol a été limitée et interrompue soit disant par l'horaire. Notre isolement en cercle à proximité des inévitables micros n'a pu être totalement rompu.

Mais à la mutualité :

- la « maternité-contraception-avortement » prédomine
- l'articulation de la lutte des classes et de la lutte des femmes est à peine effleurée
- l'homosexualité telle qu'elle apparaît est considérée presque uniquement sous l'angle de l'oppression sociale et jamais comme métaphore de la différence sexuelle.

La libération des femmes.

Se libérer - se débarrasser de ce qui nous entrave : les enfants, les fœtus, le ménage, les maris, les patrons, les pères de familles, le phallus.

**Plutôt que solutionner,
aménager, réviser, réformer,
légaliser, émanciper,
se faire légitimer.**

se mettre en rupture
analyser

articuler des niveaux social, économique, politique
lutter aux points de censure

articuler des niveaux social,
économique, politique

La lutte pour la contraception et l'avortement est une étape nécessaire de la lutte des femmes.

Mais l'avortement n'est pas la « maternité libre », il est l'envers de la maternité obligatoire, il ne change rien à l'amélioration et à l'exploitation de la matrice des femmes.

Lutte des classes : où sont les femmes ? Toujours dans les classes et rarement dans la lutte.

Lutte contre le patriarcat : où sont les antagonismes de classes entre les femmes ?

Les femmes colonisées par l'occident blanc impérialiste exploitées dans leur travail, dans leur corps par le patronat bourgeois capitaliste opprimées par le pouvoir patriarcal, paternel, bourgeois censurées dans l'histoire,

ont posé dans l'histoire une contradiction ni principale ni secondaire mais vitale et luttent contre les patrons, la propriété, le pouvoir, le patrimoine, le patronyme, le père, le phallus accentuent la lutte au niveau idéologique

remarquent en situation le terme dominé dans toutes les contradictions.

Pourquoi peut-on parler d'homosexualité réactionnaire et bourgeoise ?

L'homosexualité subit une répression (flicage, punition, etc...) qui contribue à l'enfermement dans les boîtes et les clubs privés de luxe, qui fait que les « lesbiennes » sont exploitées comme gadgets des sociétés d'intellectuels, d'artistes et de bourgeois en mal de nouveauté érotique, ou restent en marge.

Le mouvement est un lieu de « femmes entre elles » dont on ne peut plus nier la force révolutionnaire et subversible par rapport à la société mâle homosexuelle. Mais les homosexuelles dans le mouvement sont privilégiées par rapport à celles isolées ou parquées dans les boîtes ou les clubs, par rapport à toutes les femmes isolées dans leur travail, dans leur cuisine et dans leur chambre conjugale qui n'ont pas encore eu les moyens d'introduire une rupture à quelque niveau que ce soit (sexuel, économique, idéologique...) pour commencer à penser leur révolte.

Notre pratique amoureuse, affective, érotique entre nous doit permettre un nouveau frayage de la pratique hétérosexuelle qui ne fonctionne paradoxalement que sur un seul sexe, une seule libido, une seule économie libidinale, un seul effet : l'orgasme, sans place pour un entre femmes, une économie différente, une jouissance différente, un sexe différent.

La Mutu c'était bien

La Mutu c'était pas trop gauchiste, un peu féministe.

La Mutu c'était pas vraiment un spectacle, ni une foire, ni un meeting,

ni un congrès, ni une conférence, ni une salle de bal

c'était pas vraiment un lieu de discussion avec les femmes

MAIS...

ça a produit :

la reprise des discussions politiques entre les différentes tendances du mouvement (sexualité, individualisme, féminisme, lutte de classes) l'éclatement et la transformation de notre pratique par la venue ou le retour de nombreuses femmes.

Nous, qui avons écrit ce texte, nous sommes quelques femmes de la tendance dite « psychanalyse et politique », nom que nous refusons dans la mesure où ce n'est pas la psychanalyse que nous mettons en avant, mais l'analyse de nos contradictions, et le travail que nous faisons à partir de nous, de nos corps, de nos inconscients, de notre sexualité en tentant toujours d'articuler la subjectivité à l'histoire et le politique sexuel.

Pour décorer votre cuisine mettre y votre mari

On s'est réunies pour préparer LE TRAVAIL MENAGER pour la Mutu.

On a commencé par se raconter nos histoires, nos difficultés, nos « solutions » très partielles.

Et quand ont a découvert, comme partout ailleurs, qu'un mec était toujours un mec et nous toujours pareilles, face à cette oppression fuyante, on a choisi le sketch plutôt que les témoignages, pour mieux faire ressortir les lieux communs.

Tout ce qui est dans ces sketches est ou a été vécu par nous.

Ce texte est à jouer, et non à lire, et bien sûr, ce n'est qu'un point de départ.

I. UN COUPLE MODERNE

Elle et lui : on se marie
— pour faire comme tout le monde.

Elle et lui : nous sommes un couple moderne, nous faisons le même boulot, dehors comme à la maison.

— Ils sont heureux, c'est la fête, ils ne voient pas la poussière qui s'accumule, ils sont heureux...

CHŒUR : MAIS LA SOCIETE VEILLE.

— Comme c'est sale chez elle ; et regardez son pauvre mari, il est bien mal tombé. Chez sa mère, il était mieux tenu.

— Et d'ailleurs, il n'y a qu'à la regarder. Elle n'est pas nette. Pour une fille tout de même, elle n'a pas de goût.

CHŒUR : POUR UNE FILLE, TOUT DE MEME.

Elle va vers le tablier. Il va vers le journal. Musique.

IV. IL TRAVAILLE, LUI

Elle : Tu peux m'aider ?

Lui : Ecoute, je suis fatigué, j'ai bossé toute la journée.

Elle : Moi aussi, je suis fatiguée.

Lui : Quand même, tu es à la maison toute la journée tu t'organises comme tu veux tu es libre — GONG
je t'ai acheté une machine à laver — GONG
tu ne te rends pas compte de la chance que tu as de ne pas travailler — GONG
tu comprendrais ce que c'est que d'avoir des responsabilités — GONG
ce n'est pas toujours drôle de gagner sa vie — GONG

— Et le travail ménager c'est non payé - indispensable ennuyeux - monotone nécessaire - méprisé abêtissant - étouffant emprisonnant - fatigant

CHŒUR : JAMAIS FINI, JAMAIS FINI, JAMAIS FINI...

II. LES ILLUSIONS DE MADAME GASTON DUPONT

Elle : Moi, je préfère rester à la maison. Après tout, chez moi, je m'organise, comme je veux.
— Mais elle dépendra de lui.
Elle vivra par procuration.
Elle n'existera que comme

CHŒUR : MADAME GASTON DUPONT.

III. LES REALITES DE LA « FEMME AU FOYER »

Elle : Tu n'as rien remarqué ?

Lui : Non, quoi ?

Elle : J'ai tout encaustiqué !

Lui : Ah ! c'est ça qui sent !

Le travail ménager, quand c'est fait, ça ne se remarque pas !

Elle : J'en ai marre, tous les jours :

Lever 7 heures
Le petit déjeuner
L'école
Les courses
Le ménage
La cuisine
L'école
Le repas
La vaisselle
L'école
La lessive, le repassage, le raccommodage
L'école, le goûter, les devoirs
La toilette, la bouffe
Le coucher, tout ranger
Et après tout ça, encore baiser
Jamais fini, jamais payé, pas le temps de lire
Les amis de Gaston,
Les gosses sur le béton
Une vraie vie d'esclave

Lui (derrière son journal) : Tu m'as préparé mon costume pour demain ?

— Le travail ménager, quand c'est fait, ça ne se remarque pas. Mais quand ça n'est pas fait, ça se remarque.

Elle : J'en ai marre, je vais travailler.

CHŒUR : A L'EXTERIEUR.

Lui : Mais les gosses ? une mère, c'est irremplaçable !

— Bien sûr, étant donné ce que sont actuellement :
les crèches,
les écoles,
les jardins,
les logements,
les conditions de travail,
les hommes
Et COETERA ET COETERA !

V. IL L'AIDE

Elle : Tu peux changer le bébé ?

Lui : Tu as plus l'habitude que moi.

Elle : Tu peux recoudre ton bouton ?

Lui : Tu sais bien que je ne sais pas coudre.

Elle : Tu passes la soupe ?

Lui : Avec ton vieux machin ?

Je t'en achèterai un autre pour Noël.

Je vais mettre la table.

— Il choisit. Elle fait le reste.

Lui : Où est le sel ?

Elle : Dans le placard.

Lui : Et le poivre ?

Elle : A côté.

Lui : Et les verres ?

Elle : Dans le placard.

Lui : OH ! MERDE ! J'en ai cassé un ! Tu pourrais pas venir m'aider ?

(Rires)

VI. LE « PARTAGE » DES TACHES

Femme 1 : De temps en temps, il fait les courses

Lui : Tu m'as fait la liste ?

— C'est elle qui est responsable.

Femme 2 : Il s'occupe des enfants, mais il ne les entend pas pleurer la nuit.

— C'est elle qui est responsable.

F. 1 : Pas question de lui faire acheter des fringues, il n'y connaît rien.

— C'est elle qui est responsable.

F. 2 : Dans les grandes occasions, c'est lui qui prépare le repas.

F. 1 : Comme tu as de la chance d'avoir un si bon mari.

F. 2 : Oui mais l'état de la cuisine après ! Il fait la vaisselle, mais il oublie les casseroles.

Lui : Que c'est mesquin tout ça.

— Puisque c'est mesquin, on n'en parle pas, et tout reste comme avant.

F. 3 : Le mien fait tout. Il lave même les couches

F. 1 + F. 2 : Mais alors, il n'est pas viril !!!

flash publicitaire

Laure - Tu sais, Arlette, le patron a remarqué qu'il était 5 heures aux odeurs, si tu utilisais Rexona, finies les mauvaises odeurs.

Arlette - Heureusement que Laure m'avait prévenu. Grâce à Rexona, M. PHALLU mon patron, est devenu l'homme de ma vie. Lui et moi faisons des projets d'avenir.

L. - Comme des milliers de femmes au monde, tu devrais utiliser Tampax, et même ces jours-là tu te sentirais libre et moderne pour courir les magasins ou t'occuper tranquillement de ta maison.

A. - Avec Paic — en tout cas — toi tu te sortiras plus vite de ta cuisine.

L. - Oui, mais c'est Paic citron qui laisse mes mains douces et blanches.

A. - Comment ! Mais Françoise, MA manucure, n'emploie que Palmolive vaisselle pour la beauté de ses mains.

L. (rêveuse) - Mon mari m'aime depuis que j'achète les Kroninbourg par 6.

A. - On voit que tu n'as pas de gazon. Mon mari, après avoir tondu le gazon, il ne veut qu'Ancre Export, car avec Ancre Export j'aide mon mari à se sentir revivre après sa longue journée de travail !

L. - Moi, le mien, il revit puisque je porte Tendance de Scandale, le vrai soutien-gorge pour les vraies femmes ayant une vraie poitrine !

A. - Mais une femme doit apprendre tous les jours à être un peu plus femme. Tu serais, toi aussi, encore plus femme avec To-san notre premier déodorant intime.

L. - Pour moi une vraie femme, c'est une femme qui attend un enfant et tu sais que maintenant Prénatal fait des robes à vous donner envie d'avoir un enfant.

(Publicités trouvées dans le dernier numéro de ELLE).

VII. ELLE EST MANIAQUE

Elle 1 : Moi, je travaille.

CHŒUR : A L'EXTERIEUR.

Elle 1 : Mais ni ma famille, ni ma maison n'en souffrent. Je reste une parfaite maîtresse de maison.

Elle 2 : Mais tu n'es pas fatiguée ?

Elle 1 : Oh ! j'y arrive.

Elle 2 : On t'aide, au moins.

Elle 1 : Oui, ma fille, parce qu'avec les hommes, c'est toujours mal fait, il faut tout refaire.

Lui : Comme elle est maniaque !

Elle est devenue tout à fait comme sa mère.
— Mais qui l'a rendue ainsi et qui rendra ainsi sa fille ?

- l'éducation à la maison
- l'éducation à l'école
- le qu'en dira-t-on
- la publicité.

CHŒUR : LA SOCIETE TOUT ENTIERE.

L'idée est partie d'un groupe de femmes (des femmes du Mouvement et de « Choisir ») qui se sont vues en octobre et qui pensaient que l'action des « 343 » avait eu beaucoup de retentissement dans la presse et dans le monde, mais pas suffisamment en France où le pouvoir avait fait comme si de rien n'était.

Dans notre esprit, il s'agissait alors de continuer à dénoncer le scandale des interdits sur l'avortement. Il fallait trouver une nouvelle forme d'action qui ne soit plus seulement l'action de rue ou de manifeste. Nous avons pensé à une sorte de grand procès de la société, d'où le titre: « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes ». Mais nous ne voulions ni du meeting classique, ni du procès populaire. Les témoignages directs des femmes nous ont paru tout de suite être une forme plus satisfaisante que les exposés et conférences assésés d'une tribune à un public passif. Nous voulions que la Mutualité devienne enfin pour la première fois un lieu d'expression des femmes pour les femmes.

Pendant des mois nous avons piétiné. Réunions sur réunions où les nouvelles arrivantes contestaient tout ce qui avait été décidé précédemment. Nous étions passablement angoissées et de ce fait, nous avons reculé la première date retenue: 19-20 février, en raison de la difficulté que nous éprouvions à témoigner, des risques que nous encourions ainsi, sans compter les multiples problèmes matériels. Evidemment si nous avions eu une organisation stricte avec quelques « responsables » autoritaires, ça n'aurait pas entraîné et la Mutualité aurait ressemblé à n'importe quel grand meeting. Mais le fait de remettre en question, à chaque réunion, ce qui était décidé, est finalement riche et créateur, même si c'est apparemment peu constructif. Nous

????

COMMENT

ET

POURQUOI

LA MUTU

LA CLIENTELE DES MEDECINS

Elle est surtout féminine dit-on et c'est vrai, — le plus souvent l'interprétation qui est donnée est celle de la femme fragile, la petite nature, qui se plaint tout le temps, qui a toujours mal quelque part, qui cherche l'arrêt de travail.

— or lorsqu'on cherche un peu à savoir ce qui se passe on retombe toujours à peu près sur la même histoire :

Elle est mécanographe, dactylo, secrétaire, o.s., femme de ménage, nourrice, etc.

Elle travaille 8 ou 9 heures par jour, plus 1 ou 2 heures de transport (parfois plus encore: couple de gens travaillant aux chèques postaux à qui on avait donné 1 logement à Ozoir-la-Ferrière — 2 h — qui s'échangeaient les enfants sur le quai de la Gare puisqu'ils avaient choisi des brigades alternées).

Elle a 1, 2 ou 3 enfants. Elle n'a pas d'aide ménagère, et n'a souvent qu'une solution de fortune pour conduire les enfants à l'école et les récupérer, une nourrice s'ils sont petits, parfois la crèche si on a réussi à trouver une place.

Elle rentre à la maison après sa journée et là elle en commence une autre: les courses, la vaisselle, la lessive, le repassage, le ménage, préparer les enfants, la cuisine, un point de couture par-ci par-là, etc...

On s'enquiert alors du mari. Que fait-il: il travaille 8 ou 9 heures, fait le même trajet. Et le soir, que fait votre mari? la réponse est invariable: « Oh, vous savez après sa journée, il est fatigué, alors il prend son journal et regarde la télé! »

Il existe aussi le mari plus conscient, gentil et complaisant qui propose ses services « Qu'est-ce que tu veux que je te fasse? ». Il ne prend aucune initiative. La responsabilité de ce travail, c'est-à-dire penser à tout, c'est la femme qui l'a.

Et cela est sans doute encore plus fatigant que l'exécution des différentes tâches. Que fait une femme dans le métro: elle rumine mentalement son plan de travail. En arrivant, j'irai chercher les gosses, on fera les courses en remontant, il ne faudra pas oublier le teinturier, etc... A aucun moment de son trajet elle ne peut se détendre. Et c'est le surmenage qui la rend malade, sans compter toute l'agressivité qu'elle ne peut manquer d'accumuler contre son mari et qu'elle n'ose pas exprimer: car elle sait que ce travail lui revient comme à toute autre femme, et qu'elle ne peut s'y soustraire ni s'en plaindre. Quand on

leur dit « vous êtes fatiguée, et avec les journées que vous avez, cela n'a rien d'étonnant, elles répondent et comment font celles qui ont 6 enfants? Ma mère en a élevé six et elle ne comprend pas que je n'y arrive pas. » Jamais on ne prend en considération les conditions objectives de vie et de travail. On se réfère toujours à un système de valeur: c'est le rôle de la femme. Ce travail lui revient et elle n'envisage même pas de le contester, sous peine de perdre alors tout statut.

Quant au mari, si on le met en cause un tant soit peu on entend facilement sa réponse: « Oh non, il ne voudrait pas faire ces choses-là, il dit que si je ne suis pas capable de tenir la maison, ce n'était pas la peine qu'il se marie! » ou encore: « Vous savez, il ne faut pas trop en demander, lui du moins il donne sa paye et puis il ne boit pas! »

Ce qui me frappe, c'est dans l'ensemble la résignation extraordinaire des femmes à leur sort et l'absence de prise de conscience de leurs conditions objectives de travail. Si elles se plaignent, elles se sentent coupables. J'ai souvent remarqué qu'il suffisait de leur dire qu'elles étaient tout simplement débordées et que c'était vraiment trop de travail pour qu'elles se sentent comprises et qu'elles aillent mieux. Car dans la fatigue, il y a bien sûr les causes physiques ici évidentes mais il y a plus grave, ce sont les causes psychologiques où prime le sentiment de contrainte.

Le « surmenage physique et nerveux » entraîne des affections différentes suivant les cas qui vont de la simple nervosité à la dépression grave en passant par toutes les maladies psychosomatiques imaginables. Il y a des médecins pour dire de ces femmes épuisées que ce sont des emmerdeuses, les plus polis disent des malades fonctionnelles — traduisez malades imaginaires — en fait, ce sont des malades d'un système économique et idéologique et ce n'est sans doute pas par hasard que les travailleurs immigrés présentent eux aussi ce type de symptômes qu'on catalogue dans leur cas sous le nom de syndrome méditerranéen — ce qui, dans l'esprit des médecins veut dire des symptômes imaginaires. Or, eux aussi sont dans une contrainte permanente d'isolement, d'incompréhension, d'indifférence, de surmenage et de dévalorisation.

Les femmes au foyer aussi consultent beaucoup et leur situation n'est guère plus enviable. Rester à la maison pour le mari équivaut à ne rien faire, à être en vacances permanentes. Et pourtant, on n'imagine pas ce qu'une femme qui reste

avons été amenées ainsi à aborder tous les aspects de notre oppression et plus seulement l'avortement, travail ménager et salarié, sexualité, viol, maternité (légal et honteuse), créativité...

En attendant de savoir où nous en étions et ce que nous voulions, nous courions après le fric pour payer la salle: 1 million 500 mille à débours! Le fric est venu des dons de femmes « célèbres ». Jusqu'au dernier moment, le lundi précédent les journées, on courait après les derniers mille balles manquants. Dieu merci ou plutôt Déesse merci! une femme téléphonait à notre permanence, elle nous cherchait depuis quinze jours pour nous remettre 100 mille balles!

Jamais nous n'aurions rêvé que la Mutualité serait aussi chouette! Nous faisons plutôt des cauchemars: Liliane avait rêvé que le jour dit on annonçait: « Faites entrer les témoins » et un huissier répondait: « Mais vous savez bien qu'il n'y a pas de témoins »; d'autant plus, qu'au sein du mouvement, cette forme d'action était contestée.

Le travail et la réflexion que nous menons à l'intérieur du mouvement nous amènent à un besoin de confrontation et d'échanges avec le plus grand nombre de femmes, sans quoi nous nous condamnerions à un repli stérile sur nous-mêmes. L'enthousiasme avec lequel des milliers de femmes ont participé à ces journées, montre que toutes nous avons un besoin commun de nous rencontrer, face à l'isolement quotidien.

Nous nous sommes retrouvées une semaine après rue de Rennes où les divers groupes de travail ont été présentés, mais les débats furent difficiles, la salle étant comble et la prise de parole, matériellement presque impossible.

Un groupe de participantes.

* interview de Simone de Beauvoir
vendue aux journaux
et aux radios

chez elle peut s'inventer comme travaux: elle ne travaille pas à l'extérieur donc elle met un point d'honneur à avoir une maison parfaitement entretenue: tout brille et reluit au prix d'une fatigue excessive. Elle ne se sent pas le droit au moindre grain de poussière. Elle fait tout par elle-même sur le plan de l'entretien, de la cuisine, de la couture, du tricot et s'ingénie aux économies, comme si elle voulait par son travail apporter une plus-value au revenu familial. De surcroît, ce travail, souvent énorme, ne se voit pas et n'est pas reconnu comme travail; et j'entends fréquemment les femmes dire que leur mari ne remarque que ce qui n'est pas fait. Il est d'autre part exigeant: c'est lui qui travaille et rapporte, elle est là pour le servir. Le travail ménager n'a pas de fin; on peut sans cesse y revenir, trouver autre chose à faire et les journées des femmes au foyer sont souvent bien longues. Il faut y ajouter l'isolement, ce qui semble la pire des choses. De la journée, elles ne parlent qu'aux enfants, un mot en passant aux commerçants, sinon elles sont seules. Et le soir il faut respecter la fatigue du mari qui se détend de sa journée en lisant le journal ou en regardant la télé. Elles ne sont pas dans la vie, elles n'ont pas la parole et le ressentent douloureusement. Que naisse un conflit dans le couple et elles sont bloquées. Sans autonomie économique, elles n'ont plus qu'à supporter, elles sont entièrement dépendante du bon vouloir de leur mari.

Ce qui est frappant, c'est l'espèce d'impossibilité à profiter d'un temps libre ou à aménager du temps libre. Se reposer, se détendre, aller voir des amis, aller au cinéma, lire, c'est tout de suite chargé de culpabilité pour elle, et c'est immédiatement repris par le mari sur un ton agressif quand il n'y a pas en plus le soupçon de l'adultère.

Et de toute façon, le temps libre est difficile à trouver. Il y a déjà, quand les enfants sont petits, quatre aller et retour à l'école, la préparation des repas, être à l'heure, etc., s'occuper de tout le secrétariat de la maison. Et puis les enfants grandissent, n'ont plus besoin d'elle, le travail de la maison s'en trouve bien diminué et après 15 ans de vie de ménagère complètement solitaire, la femme au foyer se retrouve démunie, sans objectif, sans possibilité de travail, sans goût, et c'est l'âge des dépressions. Sa vie personnelle lui paraît brusquement totalement vide et la reconversion est dure, quand elle n'est pas impossible. Celles qui s'en tirent le mieux sont celles qui ont des petits enfants qu'on leur a confiés.

Une Vie de femme à la Campagne

(Interview recueillie par sa fille)

« Mes parents ont toujours été avec moi autoritaires et ont toujours exigé de la discipline. Je n'avais le droit de ne rien dire, de me mêler à aucune conversation, de n'exprimer aucune idée, c'étaient eux qui décidaient de tout et ils ne me mettaient au courant de rien. A l'âge de 7 ans je crois que j'étais inutile à la maison, on m'a placée en pension libre et j'en suis sortie à l'âge de 15 ans.

Après on a pensé à me marier, le jeune homme qu'on m'imposait ne me donnait pas satisfaction ; mais moi de mon côté j'avais trouvé un petit ami et quand mes parents se sont aperçus de ces quelques relations, ils m'ont dit « non ».

Question - Pourquoi ?

Réponse - Parce qu'il n'avait rien et qu'il n'était pas capable de gagner la vie d'une femme. Alors ils m'ont choisi un mari et m'ont dit : j'espère que tu seras heureuse, sa situation est bien organisée, il est très riche, tout ça... Me voilà mariée à 16 ans et demi. Je suis tombée sur une belle-mère qui avait une certaine autorité et comme moi j'ai eu toujours l'autorité de chez mes parents, je me suis laissée faire. Mon mari écoutait sa mère. A mon premier enfant ma belle-mère m'a dit vous n'êtes pas capable d'élever un enfant.

— A quel âge as-tu eu ton premier enfant ?

— A 18 ans. Vis-à-vis de ma belle-mère je n'étais pas capable d'élever un enfant, c'est-à-dire que le matin elle passait, elle disait : vous allez préparer les tétées ; avez-vous fait le nécessaire pour votre enfant ? la toilette est-elle faite ?... toujours des reproches mais jamais beaucoup de compliments. Ensuite, mon mari qui n'écoutait que sa mère disait « ma mère a raison, elle a vécu, elle sait ce qu'elle a à faire ». Malgré que mes parents ont toujours été durs avec moi, je m'ennuyais, alors je disais à mon mari : on pourrait aller voir mes parents. Il me disait « on n'a pas le temps, il y a 15 km, c'est une fatigue pour un cheval ». Alors la belle-mère venait, et disait : « non de ce temps-là on ne met pas un cheval sur la route, si vraiment ta femme l'exige, tu la piques, tu la met au piquet ».

— Le piquet, ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire : là où l'on met le cheval.

— Mais toi ou le cheval ?

— Moi... c'était au piquet, parce que c'était elle qui était venue dire ça.

C'est réel ce que je dis là. J'avais demandé à mes parents de venir me voir, mon père me dit : une fois ça passe mais on ne peut pas être tous les jours là. « Alors ça donnait beaucoup d'autorité à ma belle mère, elle disait : « elle na pas de défense du côté des parents ».

— Tu travaillais ?

— Oui, je travaillais : le matin je me levais à six heures, j'allais traire les vaches, 10 vaches ; ensuite je rentrais préparer le repas du matin, je faisais le nécessaire dans la maison et puis la cuisine, les bêtes à soigner, préparer le repas de midi. Puis les enfants sont arrivés : le premier à 18 ans, 18 mois après le second. Il fallait que je maintienne le travail, exactement comme si il n'y avait pas eu d'enfants et encore en plus la belle-mère pour me faire des réflexions et toujours des réflexions « hein ». Voilà ma vie pendant 12 ans.

— Oui mais il y a encore des enfants qui sont arrivés ?

— Trois ans après le second les jumaux, c'était quelque chose à élever, 18 mois après le cinquième. Alors tout ça, ça m'a découragé, si tu veux, ça m'a démoralisée, je me suis dit, « ce n'est pas une vie, personne pour me soutenir ». Ben alors là je dois dire que j'ai divorcé.

— Quel genre de travail tu faisais dans la maison ?

— Du côté de mes parents je n'ai jamais fait de gros travaux de culture, si tu veux, jamais je n'ai été « écerber » les herbages, jamais je n'ai été conduire de l'eau aux vaches avec une barrique et tout ça, non. Mais là, arrivée à mon mariage, il fallait que je tienne à soigner les bêtes, aller porter de l'eau, « écerber », débroussailler les champs.

— C'est ton jules qui te disait ça ?

— Mon jules oui, ben oui, parce que sa mère l'avait fait et moi il fallait que je reprenne ce que faisait sa mère. C'était très bien et je devais le faire.

— Comment était-il avec toi ?

— Il était très grossier, il ne respectait jamais sa femme, même devant les ouvriers. Il me disait bien : « tiens, j'ai retrouvé une julie, elle fait autrement mon affaire que toi ou bien » tiens j'ai passé la nuit avec une fille, ah ben alors ça c'est une fille », et le matin monsieur restait couché et il me disait tu me monteras mon café au lit ; malgré qu'il avait passé la nuit, il fallait que je sois prête à lui monter son café au lit. Dans cette affaire le moral n'était pas bon, je cherchais où pouvoir me reconcilier, me conseiller, me donner des forces morales, donc j'ai trouvé un jeune homme qui était pour me remonter le moral et qui vraiment me changeait complètement de mon mari. D'abord premièrement en amitié, il me portait une amitié, une affection qui vraiment me donnait du courage ; alors j'ai changé ma vie, j'ai repris un homme qui s'intéressait à moi.

— T'as pas eu peur de partir avec tes enfants ?

— Non, je suis partie avec tous mes enfants, il y en avait cinq.

— A quelle époque ?

— C'était en 47. Mes parents n'ont pas voulu me ramasser, comme de juste, ils étaient pas d'accord. Bon, ben je suis partie avec mes enfants, la séparation a été prononcée.

— Quand tu es partie, quels étaient tes moyens financiers ?

— J'ai vendu tout le mobilier que j'avais eu, je me suis retrouvée avec presque rien, quand j'ai vécu avec mon deuxième bonhomme, là ben lui a travaillé, il m'a aidé à élever mes enfants.

— Tu t'es pas remariée tout de suite, quand même, tu as risqué gros !...

— J'ai risqué gros, oui mais ensuite j'ai eu un mari qui a toujours pris soin des enfants que j'avais.

qu'ça juste si elle ne l'a pas fait coulé en prison pour imaginer des choses qui n'avaient jamais existé, crier au voleur quand il passait en vélo pour aller à son travail hein, à l'assassin, c'était le raisonnement de mes parents et jamais il leur a fait de peine.

— Tu n'avais pas fini de faire des gosses ?

— Non, avec mon deuxième mari : cinq enfants.

Je vivais avec le travail de mon mari, puis j'avais plus de liberté.

— Comment ça plus de liberté ?

— Ben quand même dans mon ménage je faisais ce que je voulais, si je voulais acheter quelque chose pour mes enfants, jamais on me disait rien. Jamais il ne s'opposait à aucun de mes achats, tout pendant que c'était pour mes enfants, la maison, il ne s'opposait à rien. Que mon premier mari, il n'était pas question. C'était la rentrée des classes, c'était lui qui allait faire les achats. C'était une blouse par an, c'en était pas deux ; aucune liberté, pas même vingt sous, même pas l'argent pour envoyer une lettre à mes parents, hein, que c'était le facteur qui me prêtait cor l'argent jusqu'à que j'en ai un peu pour le rembourser, alors c'est pour te dire si j'étais heureuse. Qu'avec mon second mari, je pouvais disposer de l'argent comme je l'entendais.

— Comment tu t'est débrouillée pour ne pas avoir plus d'enfants, parce que il n'y avait pas de moyens de contraception à cette époque là ?

— Oh, je crois que c'est la destinée qui a fait le truc parce que... j'ai jamais rien fait pour ne pas en avoir.

— T'étais pas loin de la ménopause ?

— Oui, c'est certainement ça qui y a fait.

— Tu penses qu'avec Papa, tu as eu une vie plus libre ?



— Comment étaient les gens autour de toi ?

— Ah, ben beaucoup de critiques, les gens ils disaient : mais c'est pas possible, elle n'a pas réfléchi, s'en aller avec tant de gosses...

— Et avec qui ?

— Et avec qui, c'était un ouvrier, c'est de la basse classe, c'était pas une très bonne renommée, et tout ça... J'aurais parti avec un homme riche, tout se serait très bien passé ; on m'aurait tiré chapeau, hein. Comme c'était un ouvrier qui n'avait rien, le voisinage ne pouvait pas admettre, tout le monde n'était pas pour m'encourager au contraire c'était de crier derrière le dos et puis...

— Et ta mère, faudrait peut-être que tu en parles ?

Ah ! oui ma mère qui faisait beaucoup de mal, qui me écoutait en rien, que toujours pour me démoraliser, tu verras tes enfants retourneront avec leur père, et ceci et cela enfin tout un tas de trucs... déjà de mon deuxième mari, il y a

Plus libre, oui. C'est-à-dire ce que j'avais de plus c'était la liberté d'argent. J'ai toujours été prise au sérieux, qu'avec mon premier, non, pour lui j'étais comme une ouvrière, à ne prendre aucune décision.

— L'avenir de tes enfants ?

— Un garçon doit se débrouiller, c'est le travail à l'usine, si il n'a pas de métier, hein, il peut se marier... Pour mes filles, c'est qu'elles trouvent quelqu'un qui peut les aider à vivre, mais pour moi j'ai des filles qui aiment assez leur liberté...

— En fin de compte, c'est le mari qui est l'avenir de tes filles ?

— Oui, voilà, la sécurité, pour pouvoir se mettre en ménage et avoir sur qui pouvoir compter.

— Tu ne regrettes pas de ne pas avoir donné d'autres possibilités à tes enfants ? l'enseignement ?

— L'ouvrier, c'est toujours l'ouvrier, il n'y a que le riche qui peut payer vraiment des études

à ses enfants, il les paiera pendant dix ans tout pendant qui sait que son fils doit faire ça, il le fera, hein, qu'un ouvrier comme nous, on peut pas entreprendre ces choses là.

mère Celibataire

— Est-ce que tu as fait de l'éducation sexuelle au niveau de tes enfants ?

— Ah, non.

— Pourquoi ?

— Parce que premièrement je trouvais que c'était pas normal, si tu veux que des parents expliquent à des enfants, que je reconnais maintenant que c'est bien un tort, hein, qu'on devrait quand même initier les enfants à ces choses là, mais il y a des années une mère aurait dit à ses filles il faut vous méfier de ceci, de cela, les voisins auraient appris ça, ils auraient dit mais c'est une mère indigne, elle ne sait pas ce qu'elle raconte à ses enfants qui devaient ignorer jusqu'à quinze ans ce que c'était que la vie.

— Que penses-tu des moyens contraceptifs ?

— C'est très bien.

— Ça te gêne pas que tes enfants le prennent ?

— Non...

— Tu es d'accord pour l'avortement, quand il y a pas d'autres moyens ?

— Ah, non pas d'accord... Je suis d'accord pour qu'on prenne toutes les précautions à l'avance. C'est-à-dire pour l'avortement ça dépend de l'âge que tu as. Si tu as vingt-deux ou trois ans, tu dois prendre tes responsabilités et élever ton gosse. Si tu as seize ans, on voit trop de drames ; une gosse qui n'ose pas dire à ses parents il m'arrive telle ou telle chose et puis qui est arrivée à étrangler son gosse ou à faire ceci, cela ben c'est des parents indignes, hein, et pourquoi c'est parce que les enfants n'ont pas assez de liberté avec leurs parents, comme dans le temps j'aurais jamais pensé dire à mes parents des choses pareilles, hein, qu'est-ce qui m'aurait venu à l'idée ? je n'en sais rien, j'aurais pu faire comme ça, j'aurais pu étrangler mon gosse.

— Ça te gêne pas quand on cause de nos rapports, nos libertés ?

— Non, nullement je dis : il faut vivre sa vie, pas une vie d'esclave comme j'ai vécu.

— Si tu n'as pas fait la vaisselle et que tu demandes à Papa de la faire, comment penses-tu qu'il réagisse ?

— Ah, il le ferait, oui il le ferait ; je lui demande pas, je lui demande même pas de se lever de table quand il est rentré. Les pieds sous la table, c'est tout, il a fait sa journée, il pense qu'il en a fait assez, et puis d'abord il est fatigué.

— Tu trouves enfin de compte que tu as eu une vie plus agréable depuis ton divorce ?

— J'ai eu une vie très dure au début mais maintenant, il y a les problèmes d'argent, c'est toujours ça, sans difficultés, sans dire qu'il y a des disputes pour l'argent, mais pour joindre les bouts ; c'est dure.



Atlasse, portant le monde

Bien sûr, l'enfant n'est pas conscient de la situation. Il la ressent, il en éprouve un malaise, une angoisse, qui se traduisent soit par un comportement de révolte, soit par une attitude de séduction à l'égard de l'Homme, à l'égard du MAITRE... et si c'était cela le complexe d'Oedipe? ou d'Electre?... l'histoire d'une grande déception, l'histoire d'une grande trahison ?

Choisir son enfant c'est quelque chose de très difficile. C'est choisir le côté des faibles et des opprimés. C'est SE CHOISIR. Si nous voulons devenir l'allié indéfectible de nos enfants, il nous faut commencer par refuser de les livrer au Patriarcat : c'est un pas fondamental. Or, nous, les femmes, nous disposons pour cela d'un moyen très simple et parfaitement légal : il nous suffit de refuser 1° le Mariage et 2° la Reconnaissance Paternelle. Il nous suffit de choisir ce qu'on nous a appris à considérer comme une disgrâce, comme une déchéance. Choisir notre sort et non plus nous y résigner, c'est passer de l'état de victime à celui de révolutionnaire. C'est affirmer notre volonté d'indépendance pour nous et pour nos enfants.

Les liens d'amour entre un homme et une femme ne sont pas en cause. Si l'amour est une forme de respect, alors les hommes doivent comprendre que notre boycottage 1° du Mariage et 2° de la Reconnaissance Paternelle ne constitue pas pour eux une menace mais au contraire un espoir pour l'humanité. Lorsqu'un navire est sur le point de sombrer n'est-il pas coutume de dire « les femmes et les enfants d'abord » ?

Eh bien si nous contempnons l'état actuel du monde, si nous jetons un regard étonné sur ce spectacle lamentable de guerres, de pollution, d'exploitation cynique, de confusion générale, ne pensez-vous pas qu'il serait grand temps de dire « les femmes et les enfants d'abord ! » ? L'indépendance de nos enfants est étroitement liée, très étroitement liée à la nôtre.

Si nous voulons que nos enfants deviennent des êtres puissants et responsables, des êtres achevés, sans complexe d'Oedipe et tout le bazar, nous n'avons d'autre issue que la MATER-NITE SAUVAGE.

La maternité sauvage ça n'est pas une solution toute faite. Elle ne sera viable que si, parallèlement, se développe une solidarité féminine. Mais c'est une chance qu'il ne faut pas perdre. C'est le début d'un combat de longue haleine.

Jusqu'ici nous avons entendu des témoignages de mères célibataires mineures, ou qui n'ont eu d'autres recours que l'hôtel maternel.

Ce sont évidemment, dans le contexte répressif du Système, les cas les plus dramatiques, mais j'aimerais rappeler qu'un grand nombre de mères célibataires sont majeures. Personnellement, puisque j'en suis une, je dois dire que ce qui aurait sans doute tourné à la catastrophe à 18 ans, a été au contraire une expérience extrêmement enrichissante à 28 ans. J'ai eu la chance d'échapper aux hôtels maternels, mais j'ai dû lutter, je dois le faire sans cesse, pour défendre mes droits et ceux de mon enfant... et surtout pour pouvoir le garder près de moi.

Dans cette lutte quotidienne, j'ai fini par comprendre que si la Société cherchait à m'écraser, au lieu de me secourir, c'est que je représentais pour elle un danger. C'est à partir de cette constatation que j'ai été amenée peu à peu à situer le problème des mères célibataires sur un plan politique et dans le contexte du mouvement de libération des femmes.

Nous avons parlé et nous parlerons beaucoup de la nécessité pour les femmes de choisir librement la maternité. Mais il ne suffit pas de choisir son enfant avant la naissance. Il faut le choisir après la naissance.

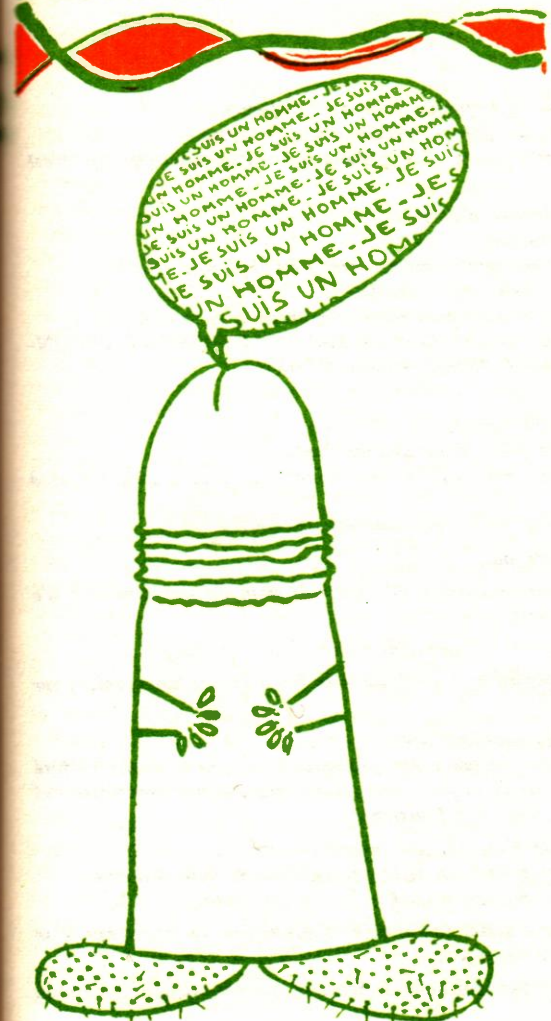
C'est de ce choix là que j'aimerais parler.

J'ai d'abord été frappée par une contradiction énorme : il paraît indiscutable que pour l'enfant qui vient de naître la mère nourricière représente le centre du monde, la source de la vie, il a besoin de sa force, de sa stabilité, de sa disponibilité. Toute sa sécurité dépend d'elle.

Or, il se trouve que dans la plupart des sociétés humaines la position sociale de la femme est à l'opposé des besoins de l'enfant.

Economiquement, mais surtout affectivement, elle est à la merci de l'Homme, du Patriarcat tout-puissant. Que ce soit un patriarcat marxiste ou capitaliste, le problème à ce niveau reste le même : la femme ne choisit pas son destin, elle occupe la place qu'on veut bien lui laisser.

Comment dans ces conditions pourrait-elle communiquer à l'enfant un sentiment de sécurité qui lui fait défaut à elle-même ? Comment l'enfant pourrait-il avoir confiance en elle, alors qu'il découvre peu à peu sa faiblesse et sa dépendance ? alors qu'il découvre que l'être auquel il est lié le plus profondément n'est qu'une FEMME DOMESTIQUEE, qui a fait siennes toutes les tyrannies de la Société Patriarcale.



Catherine Deneuve

pense qu'il y a des femmes qui seront très choquées par cette attitude de chienne soumise, alors qu'on sait bien que dans les rapports entre un maître et un chien ce n'est pas toujours le maître qui est le maître du chien. J'aime les femmes qui veulent se libérer, j'aime aussi celles qui sont belles, qui sont heureuses, qui sont mariées, qui ont des enfants.

dans "Elle" donc les femmes qui veulent se libérer sont maches et malheureuses parce que Célibataires et sans enfants !!!

Extraits des renseignements de la brigade de Champigny :

- Chantal violée par son père de 9 à 15 ans.
- Agée actuellement de 20 ans, elle est en maison surveillée. C'est elle qui a porté plainte contre son père.

En dehors des faits qui sont reprochés au père
c'est un excellent mari
c'est un courageux soldat
c'est un bonnetier bourgeois
c'est un bon ouvrier
c'est un vrai prolétaire
c'est un homme de bonne moralité
Il est honnête, courageux, loyal, fidèle, tellement généreux et bel homme de surcroît.

La mesure de déchéance paternelle ne semble pas être envisagée. Le père ayant pris... (son pied...) conscience de ses actes.

Extraits des examens psychologiques de la jeune fille :

Elle présente des traits d'inhibition et de rétraction, des tendances dépressives, mal compensées par quelques attitudes caractérielles d'opposition.

Les petites filles de 8 à 12 ans font — disent-ils — de la provocation aux vieux messieurs qui pourraient être leur père. Pourquoi ?

Parce que les messieurs offrent des bonbons aux petites filles qui pourraient bien être leur fille.

Parce que les messieurs exhibent leur sexe aux petites filles muettes terrorisées.

Les petites filles ont besoin d'être reconnues, désirées, dans la loi. Elles seront de bonnes épouses, frigidées, soumises et bonnes ménagères.

Les petites filles reproduisent activement la séduction, qu'elles subissent passivement, toujours en vue d'y échapper.

Il est bien entendu que toutes les petites filles doivent être violées réellement ou non, par un vieux monsieur comme leur papa pour être définitivement dans la loi ; sauf les schizophrènes qui souffrent d'un attachement morbide à un autre monde et qui refusent obstinément d'entrer dans celui des hommes, patriarcal et phallogocentrique. Sauf les schizophrènes qui refusent l'intervention de la loi du père pour rester à la première relation à la mère.

Freud hypnotisait ses hystériques.
Eve a d'abord été séduite par le serpent.

Le regard :

ça hypnotise
ça capte
ça paralyse
ça déshabille
ça évalue
ça pénètre...

- Les pères violent leur fille dans leur maison.
- Les maris violent tranquillement leur femme dans le lit conjugal.
- Les patrons violent leur secrétaire sur la moquette de leur bureau. (je faisais des pîges chez un P.D.G. libéral et sportif. Il me tutoyait, je le vouvoyais... Il m'a violée).
- Les palefreniers violent les bourgeoises sur la paille des écuries.
- Les médecins violent les nymphomanes dans les hôpitaux psychiatriques, parce que — disent-ils — elles en ont besoin.

(Extraits du Monde du 9.01.71 :

Bernard BRET viole une jeune fille de 14 ans en traitement dans le service de neurologie de l'hôpital où il est interne en Oct. 69. L'enfant naît en juin 70. Il est confié à l'assistance publique. Le médecin est arrêté en janv. 71).

- Les noirs américains violent les femmes blanches.
- Les soldats américains violent les combattantes vietnamiennes.
- Le viol est toujours possible pour une femme quelle que soit la classe à laquelle elle appartient.

TOUT VIOL EST UN ABUS DE POUVOIR

— Pouvoir légal, légitimant et autoritaire du père et du frère aîné (Brigitte, 15 ans et demi. Tentative de suicide. Elle n'a pas supporté d'être enceinte de son frère aîné).

— Pouvoir privé du mari sur sa femme comme propriété.

— Pouvoir de classe du patron.

— Pouvoir du savoir du médecin et de l'homme de loi.

— Pouvoir protecteur des flics

(une jeune fille porte plainte pour viol dans un commissariat de police de Marseille. Au cours du 3^e interrogatoire, elle se jette par la fenêtre et se tue).

(Vérification d'identité : Un couple d'adolescents est surpris de nuit dans un parc par une ronde de police. Le garçon est mis en fuite sous la menace par le flic qui viole la jeune fille avant de lui restituer ses papiers).

— Pouvoir naturel dit-on de tout homme sur toute femme

03.07.70 - Le Parisien

Nice. Patricia, Monique et Yolande, âgées respectivement de 15, 16 et 17 ans avaient rencontré à Juan-les-Pins 3 garçons. Malheureusement comme beaucoup de jeunes filles grisées par la liberté des vacances elles eurent l'imprudence d'accepter de faire une promenade en voiture. Arrêtant leur véhicule dans les bois déserts de Biot, les 3 jeunes gens firent alors subir à leurs victimes d'odieuses violences avant de les abandonner sur la route.

Une nouvelle fois, il faut mettre en garde les jeunes filles qui loin du domicile paternel oublient la réserve et la prudence qui sont les leurs habituellement. Les automobilistes complaisants qui prennent en charge les auto-stoppeuses, les jeunes gens qui proposent balades et sorties nocturnes, ne sont pas toujours animés des meilleures intentions. Les adolescentes doivent absolument refuser les offres d'inconnus. (L'autre jour en passant dans un bois, une petite fille toute habillée de rouge, rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger.

Le loup : où vas-tu ?

La pauvre enfant ne savait qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup.

La petite fille : Je vais voir ma grand-mère.

toc... toc... toc...

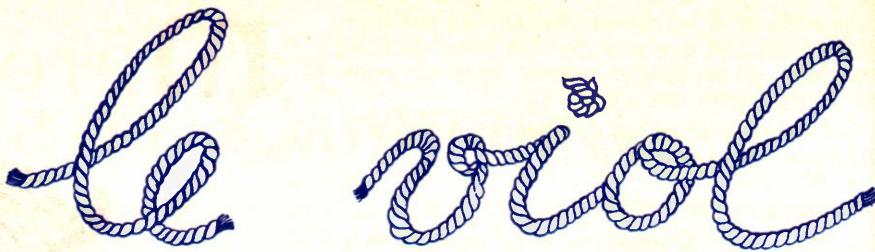
Le loup : rentre ma petite fille. Pose ta galette et ton petit pot de beurre et viens te coucher avec moi.

La petite fille : Mais grand-mère, que vous avez de grands bras.

Le loup : c'est pour mieux t'embrasser ma fille.

La petite fille : Mais grand-mère que vous avez de grandes dents.

Le loup : c'est pour mieux te manger ma fille).



TOUT VIOL EST UN ABUS DE POUVOIR

- Ils violent parce qu'ils ont la loi
- Ils violent parce qu'ils sont la loi
- Ils violent parce qu'ils font la loi
- Ils violent parce qu'ils sont les gardiens de la paix, de l'ordre, de la loi.
- Ils violent parce qu'ils ont le pouvoir, la parole, le fric, le savoir, la force, un penis, le phallus.

Ils disent que :

- dans tous les cas nous l'avons cherché,
- que nous sommes des imprudentes,
- qu'il ne faut pas suivre des inconnus,
- mais qu'on ne peut rien refuser à son père,
- que nous sommes provocantes,
- que nous sommes complices,
- que nous ne méritons que ça,
- que ça doit nous servir de leçon,
- que nous ne devons pas sortir sans protecteur,
- etc...

Nous nous disons :

- qu'est-ce qui meurt en une femme quand elle est violée ?
- le viol, ça coupe les jambes, ça coupe la voix, ça paralyse, ça rend frigide, ça traumatise,
- quelle femme ici ne vit pas dans la crainte du viol ?
- combien de petites filles violées par le seul fait que des hommes exhibent leur sexe dans les jardins publics ?
- pourquoi le viol physique n'est-il jamais puni ?
- pourquoi le viol physique est-il improuvable ?
- pourquoi renvoie-t-on toujours les femmes violées à la loi ?
- pourquoi une femme n'est-elle pas une « vraie femme » tant qu'elle n'a pas été violée ?

Le viol physique n'est qu'un passage à l'acte d'une réalité idéologique quotidienne.

Le viol est une initiation

ils disent que nous devenons femmes,
nous disons que nous entrons de force dans la loi.

Le viol n'existe pas

ils disent que c'est la nature
nous disons : c'est la loi.

Le viol ça existe dans le réel. Par le père, par le frère sur des petites filles silencieuses, par les hommes sur les femmes isolées.

ça existe en tous cas dans la tête des femmes comme peur, comme angoisse,
ça existe dans la tête des hommes comme droit.

(je n'ai pas été violée physiquement

ni par mon père, ni par mon patron
ni par un conducteur de poids lourds
ni par un ami de la famille
ni par un inconnu

j'ai été trop bien élevée

dans la crainte de mon corps et de celui des autres
dans la peur « « «
dans l'inquiétude « « «
dans la méfiance « « «
dans la prudence quant à « « «
dans le mépris « « «

j'ai été - je suis

prudente, soumise, craintive inquiète, peureuse, méfiante...
J'ai fait taire mes désirs de peur d'éveiller ceux des autres.
Pas violée, non, mais amputée, mutilée, réduite à protéger un corps qui n'est pas mon corps.

Il est dit que nous avons un hymen à perforer,

un vagin où pénétrer par effraction
que ça fait un peu mal sur le moment mais qu'après c'est le plaisir assuré
que ça doit saigner pour être prisé sur le marché
quelques fois ça ne saigne pas et c'est pour nous la répression et la honte.

IL Y A TOUJOURS DANS LA VIE DES FEMMES UN MOMENT INCONTOURNABLE OU ELLES SONT PRISES PAR LA FORCE.

Ils violent

l'image de leur mère qu'ils n'ont jamais pu posséder
l'image de notre corps qui n'est que le tissu de leurs fantasmes
l'image de notre sexe qui est pour eux un sexe pénétrable vide à déchirer et à combler
l'image de leur propre féminité qu'ils refoulent soigneusement.

La femme qu'ils violent n'existe pas,

PETITE FILLE, elle vit dans la crainte du viol, elle porte le nom de son père, elle n'a pas de corps, pas de sexe, pas de désir.

ADOLESCENTE, ils la voient murir pour leur avidité dont ils se font un droit.

FEMME, ils la violent pour l'introduire à la féminité/à la loi/à l'ordre bourgeois/pour qu'elle ne leur échappe plus.

Mais nous résistons, même apparemment soumises
nos corps opposent à leur ordre une résistance dure, longue, tenace, nous avons préféré nous priver de la parole, de la marche, de la jouissance, plutôt que d'entrer complètement dans leur parole, dans leur marche, dans leur jouissance.

FRIGIDES, nous disons que le vide n'est pas fait pour être comblé,
MUETTES, nous disons que la parole n'est pas faite pour séduire et pour ordonner,
PARALYSEES, nous disons que la marche n'est pas faite pour piétiner.

Passer aujourd'hui de la résistance muette, solitaire, et douloureuse de nos corps à la lutte solidaire, parlante et jouissante de toutes.

(Ce texte a été rédigé collectivement par le groupe de femmes qui ont travaillé ensemble sur le viol).

Importante société recherche

"geisha"

**STENODACTYLO
BILINGUE**
ANCIEN FRANÇAIS.

**IMPORTE SOCIÉTÉ XV^e
recherche
SECRETARE**

infirmée, st^a
avant, etc.
recherche

UNE SECRETARE

**emplois
féminins**

he FEMME pour garder
les enfants, faire ménage,
laine, Looée, nourrie,
6.335, « le Monde » Publ.

SODIVE
recherche

**UNE SECRETARE
DE DIRECTION**

STENODACTYLOS

Cabinet d'Assurances recherche
SECRETARE - STENO - DACT.
Se prés. 4, rue de Lancry (10^e).

Imp. Cabinet Assur. recherche
dactylo - fact. et rédactrice
incendie. — Tél. : 231-87-50.

Recherchs **SECRETARE**
DACTYLOS, français/anglais.
Envoyer C.V. au Bureau Culturel
1, r. ANDRE-PASCAL, Paris-14^e.

Groupement Professionnel rech.
J. F. DOCUMENTALISTE

économique, 1 ou 2 ans expér.
Anglais lu ou écrit,
allemand lu

Pour création documentation
professionnelle. Prendre contact
avec F.N.P.P. — Tél. : 622-48-18.

IMPORTE SOCIÉTÉ
TRANSPORTS MARITIMES
quartier CHAMPS-ELYSEES
recherche :

EXCEL SECRETARE
SOCIÉTÉ CULTURELLE
recherche :

Env. C.V. manusc., photo (ret.)
et prétentions sous n° 3.280 à
PUBLIBEL - 81, bd Beaumar-
[3^e], qui transm.

Connaissance machine à écrire
automatique appréciée.

Cadre de travail agréable.
Avantages bancaires.

DACTYLO
recherche

SECRETARE
recherche

SECRETARE
recherche

SECRETARE STENODACTYLO
Tél. au 231-31-64

Je suis secrétaire de direction. Sur mes feuilles de paye, il y a marqué Secrétaire de Direction bilingue. J'ai passé la Chambre de Commerce et puis enfin je fais de l'anglais, je prends en sténo anglaise, etc...

Je fais ce métier-là, non pas parce que ça me plaît, mais parce que comme beaucoup de filles et même de milieu quelquefois très bourgeois, de milieu riche, comme beaucoup de filles font ce métier, tout simplement parce qu'elles n'ont pu faire autre chose, soit qu'elles aient dû abandonner leurs études pour une raison X ou que, enfin bref, différentes raisons... Enfin, on dit toujours, bah pour une bonne femme, elle a qu'à se mettre secrétaire, de toutes façons il y a toujours du boulot, je crois qu'on estime que pour une bonne femme, après tout, ça suffit bien, c'est pas trop mal, etc...

Quant à mon début dans la carrière, je suis entrée dans une boîte où je devais avoir la position de secrétaire de direction. En fait je n'ai jamais été secrétaire de direction.

C'était un travail avec les bateaux de marchandises. Pour moi le boulot n'était pas très intéressant mais les horaires étaient assez décontractés car les deux types avec qui je travaillais se débrouillaient toujours pour faire des heures supplémentaires le soir et ne rien fiche dans la journée et du coup ils ne pouvaient pas m'imposer des horaires rigoureux. Mais finalement ils ont commencé à mal s'entendre avec moi parce que j'étais forcément au courant de leurs petits trafics aussi bien privés que professionnels : ils ont commencé à m'insulter. Moi, je ne voyais pas pourquoi je me serais laissée insulter par ces types-là qui me disaient que j'étais une putain, deuxièmement, qu'une bonne femme n'a qu'à fermer sa gueule, etc... Moi, naturellement, j'ai répondu sur le même ton, il n'y avait aucune raison que je supporte ça, d'autant que ces gens-là, à bien des titres, m'étaient au sens classique du terme, inférieurs. Le grand PDG s'en est mêlé et a argué d'horaires non respectés pour prétendre me vider. Je ne me suis pas laissée faire et j'ai dit que, de toutes façons, si on me foutait dehors, j'allais dire ce qui se passait là-dedans, ce qui n'était pas particulièrement « moral ». Là-dessus, il y a eu un moyen terme, on s'est entendus « oui, oui, oui, mon petit » et j'ai eu l'indemnité à laquelle j'avais droit. Quand je suis partie, j'étais le meilleur salaire de la maison après la secrétaire de direction, salaire féminin s'entend, et je gagnais très exactement 52 500 anciens francs (en 1961).

Et alors je suis venue à Paris où mon premier poste comme secrétaire bilingue était un poste où je travaillais avec un ingénieur dans une boîte de travaux publics. Ça ne m'a pas plu, le type m'effrayait, il était très arriéré, me traitait vraiment comme une enfant, me disant où je devais mettre les points, les virgules, etc... enfin absolument grotesque. Bref, je suis partie.

Je suis allée ensuite dans d'autres maisons où j'étais toujours secrétaire bilingue. J'avais affaire à des gars qui étaient ingénieurs, d'autres gars qui faisaient autre chose, mais la hiérarchie était toujours la même : d'un côté les hommes, ingénieurs, cadres, de l'autre, les secrétaires, dactylos, etc...

Mais à l'époque, personne ne semblait s'en apercevoir. Le travail pour moi était en général toujours de pure exécution, pas d'initiatives à prendre, on prétendait toujours qu'il y en avait, mais en fait elles étaient tellement restreintes... La discipline était toujours assez stricte, pour les femmes fatalement, pas le droit de faire ceci, pas le droit de faire cela... Les collègues que j'avais étaient toujours des femmes traditionnalistes qui n'auraient pas voulu travailler sous les ordres d'autres femmes, enfin des choses comme ça...

A la suite de ça, je ne sais plus exactement ce que j'ai fait, ah oui, je suis allée dans une maison américaine où là, je suis entrée sur la foi d'une annonce assez prometteuse, où on demandait une femme secrétaire au niveau direction pour être également encore la secrétaire d'un directeur de marketing et surtout superviser un petit secrétariat. On laissait entendre un salaire très intéressant et surtout une promotion. En fait, j'ai compris assez vite lors des premiers entretiens que j'ai eus, que l'annonce était assez trompeuse, mais j'espérais quand même que par la suite ça s'arrangerait et que j'aurais donc la promotion, que je serais cadre, enfin des choses comme ça... Finalement, je ne l'ai jamais été. Là j'avais un travail qui me paraissait facile, mais on s'attendait en fait de moi à ce que je sois extrêmement sévère pour les quatre filles que je supervisais, qui étaient des secrétaires à qui je devais distribuer le travail, vérifier ce qu'elles faisaient et exiger des horaires très strictes, des choses comme ça. Moi, d'une part, c'est pas mon caractère, je n'avais pas envie d'aller plus ou moins moucher auprès d'un patron sur ce que faisaient ces filles-là. Finalement, pour des raisons d'aménagement interne, mon patron étant nommé directeur général et reprenant comme secrétaire la fille qui était déjà au poste correspondant, on m'a tout bonnement prié de donner ma démission. J'ai refusé. Alors, à ce moment-là, une période extrêmement pénible pour moi a commencé. Tout le monde évitait de me parler. Je veux dire les responsables. Ils essayaient de m'avoir à l'usure. Et je dois dire qu'effectivement, c'est ce qui s'est produit. Ma situation est devenue intenable, les filles de mon groupe semblaient assez sympathisantes mais je ne pouvais pas compter sur elles car elles avaient peur pour elles, et ça passait avant tout... Après quelques temps de ce régime où nerveusement je m'étais bien bousillée, on a voulu me faire signer une lettre entérinant une version des faits totalement mensongère et sur mon refus, on m'a totalement séance tenante. Quand j'ai objecté ça d'ailleurs, on m'a répondu, c'est possible, mais c'est notre version.



Là-dessus, je suis allée voir un avocat, qui, comme par hasard, était plutôt misogyne, et en a profité pour me dire qu'un poste comme ça, c'était pas fait pour des femmes, qu'elles ne pouvaient pas tenir le coup... Il voulait bien me défendre mais je ne gagnerais pas grand-chose, etc... J'étais tellement écœurée que j'ai abandonné évidemment.

Par la suite, il m'a été difficile de trouver du travail, j'ai donc fait de l'intérim — autre manière d'exploiter les bonnes femmes, surtout les plus âgées.

Enfin, finalement, comme je m'étais inscrite à la Chambre de Commerce j'ai trouvé le poste que j'occupe toujours actuellement car mon patron y recrutait là ses secrétaires, ça lui paraissait une garantie. Ça peut se discuter...

Enfin, quand je suis entrée, ça m'a fait plutôt mauvaise impression : le type n'était pas du tout aimable, et moi j'ai eu le malheur de lui demander quelle était la promotion que je pouvais envisager dans le poste. Alors là, il ne comprenait littéralement pas. Il m'a dit « promotion ? promotion ? Mais comment mon petit, mais vous êtes ma secrétaire ». Evidemment, pour lui, c'était le nec plus ultra, il était évident que pour une femme, il n'y a pas de promotion au-delà, c'était carrément incompréhensible pour lui. De plus, le salaire était assez minable, mais comme ça faisait longtemps que je cherchais, bref... Les débuts ont été assez difficiles à cause du type qui avait des problèmes personnels à l'époque, mais ça s'est arrangé.

Enfin, de tout ça, de mon expérience professionnelle, je peux tirer 2 ou 3 conclusions à savoir que le métier de secrétaire et plus encore celui de secrétaire de direction consiste d'une part en travail effectif, plus ou moins intéressant suivant les maisons et les patrons, et d'autre part, en boulot de geisha, c'est-à-dire être à la disposition du patron, toujours prête, toujours souriante, maquillée, en forme, prête à écouter ce qu'il a à vous dire s'il a envie de parler, ne rien lui demander s'il n'en a pas envie, avoir du tact, savoir accueillir des clients ou autres, ne jamais faire état de ses problèmes personnels, être toujours attentive, savoir faire le thé et l'apporter sans faire la gueule — on comprendrait pas — enfin être aussi, et c'est ça qui peut plaire à certaines filles, une maîtresse de maison au bureau.

Autre chose, outre qu'il ne faut pas être trop vieille (avant la limite c'était 30 ans, on est passé à 35, mais les postes sont rares, quant à 40 ans, si les filles trouvent encore des postes intéressants, ils ne sont sûrement pas très payés car on sait que de toute façon, elles ne peuvent pas aller voir ailleurs), ni trop moche. Et les gars sont tout contents quand on leur dit que leur secrétaire, elle est chouette. On parle pas de son boulot, mais de sa gueule.

Enfin, au cours de mes différents boulots, je n'ai pratiquement jamais eu de problèmes avec les femmes mais toujours avec les hommes et ce, à partir du moment où je me comportais d'égale à égale avec eux, c'est-à-dire si je m'immisçais dans une conversation où j'étais en mesure de défendre mon point de vue ou si, pour une raison X, il se rendait compte que sur le plan personnel, social, ou intellectuel, etc., je les valais, même si par ailleurs ils avaient une formation professionnelle que je n'avais pas. Ça c'était inadmissible, ou alors il aurait fallu littéralement que je m'en excuse.

Il est évident que pour une femme qui entre comme secrétaire, c'est-à-dire qui est placée dès le départ, dans une position subalterne, on ne peut pas concevoir qu'elle ne maintienne pas cette position là, cette attitude là, de respect envers les chefs, d'admiration implicite envers les hommes, etc... quand je dis les chefs ça veut dire les hommes puisque hélas c'est pratiquement la même chose. Donc, je me suis toujours heurtée de façon franche ou larvée avec les hommes qui voulaient me soumettre, enfin, qui étaient étonnés que j'ose me rebiffer ou que j'ose tout simplement mettre mon grain de sel là où on estimait que je n'avais pas à le mettre. Je n'avais qu'à être derrière ma machine et fermer ma gueule.

En définitive, c'est l'ambiguïté du terme « secrétaire de direction » où le mot direction est là pour faire oublier le boulot subalterne symbolisé par la machine à écrire et le bloc de sténo.

POUR LES PAUVRES GOUINES QUI N'ONT PAS LE CHOIX (Politique...) et... gouine pour gouine ; autant nous définir nous-mêmes.

Depuis qu'on nous rabâche les oreilles de ce grand slogan : « devenez homosexuelle par choix politique »,

Je commence à m'énerver, m'exciter... bref je me pose une question angoissante : qu'est-ce que ça veut dire ?

D'abord qu'est-ce que c'est : « être homosexuelle ? »

Ou encore :

1°. Où commence l'homosexualité ? (et est-ce un choix ou non)

2°. A partir de quand et sur quels critères est-on cataloguée de lesbienne ?

1°. Est-on homosexuelle à partir de l'acte homosexuel ?

Je ne le crois pas. Pour moi l'homosexualité commence dès le moment où une (ou plusieurs) femmes attirent nos regards et nos désirs.

A ce stade il est évident qu'il s'agit de pulsions naturelles et non d'un choix. Je suis attirée naturellement par les femmes, elles m'intéressent et retiennent mon attention, quant aux hommes, je n'arrive pas à m'y intéresser.

Donc je ne choisis pas.

2°. Mais alors le choix commence-t-il avec l'acte homosexuel ?

Quand j'ai eu envie la première fois de faire l'amour avec une femme (et ce désir remonte aussi loin que je me souviens à ma première enfance) puis, quand j'ai eu l'occasion de satisfaire ce désir, je ne faisais encore que satisfaire aux demandes les plus profondes et les plus impératives de mon corps.

Je n'avais donc pas encore fait un choix, je venais simplement d'affirmer un acte qui était consommé en pensée depuis longtemps.

Etre bien avec une femme ne constitue pas pour moi un choix car je ne peux être bien **qu'avec** une femme.

Il ne peut pas y avoir de choix quand tous mes désirs les plus forts me portent vers et **uniquement** vers les femmes.

N'ayant donc pas encore fait de choix, étais-je pour autant A-Politique ?

Là je réponds non. « L'acte homosexuel entre deux femmes (je ne peux parler ici que de celui-là c'est le seul que je connais) constitue en lui-même un **potentiel énorme de révolte et j'ajoute de révolte consciente et politique**. Car faire l'amour avec une autre femme signifie pour la femme que je suis : se placer directement sur un terrain de lutte contre le système actuel sur lequel repose tout régime patriarcal : j'ai nommé « l'hétérosexualité ».

Oui : proner une sexualité de plaisir est révolutionnaire, car : proner une sexualité où enfin **mon** corps de femme se cherche, se découvre, se reconnaît dans **ton** corps de femme c'est : **AF-FIRMER** une sexualité de femme, c'est **RECON-NAITRE** enfin le sexe des femmes complètement **nié** par les hommes, **NOTRE SEXE**, et leur sexualité de reproduction. C'est **DETRUIRE** par une **Pratique féminine** toutes les **Théories masculines** sur les prétendus désirs et les prétendus besoins du corps des femmes.

Oui, en apprenant chaque jour en même temps que mes sœurs, ce qu'est une femme, ce que nous voulons nous, les femmes, je me réconcilie moi définitivement avec mon sexe, avec moi-même, moi **Lesbienne**.

Mais après tout, faire l'amour avec une femme cela se passe dans un lit, je veux dire que ce n'est pas pour cela que lorsque je serais rhabillée et dans la rue on va me traiter d'homosexuelle.

3°) Alors à partir de quand est-on traitée d'homosexuelle ? (Traduisez : « sale gouine ») et cette étiquette ne devient-elle pas alors à elle seule un choix politique ?

On est traitée de gouine dès qu'on a une attitude, qu'on tient des propos, qu'on affiche une attitude de « **femme non disponible pour les hommes — c'est-à-dire disponible pour les femmes — donc Lesbienne** ».

Sortez des normes traditionnellement réservées aux femmes (c'est-à-dire : normes de « **La femme - objet de consommation** », et vous serez cataloguée de « **anti-femme** » c'est-à-dire **Anti-conforme aux critères masculins — donc gouines** ».

Quelle lesbienne n'a jamais eu de problèmes avec ses voisins parce qu'elle faisait l'amour un peu trop bruyamment avec une femme ?...

Le poème d'A

êtres humains
vous voici dans la brume du soir
des blocs de pierre plats posés sur vos rivages
ordonnant votre monde
ce jeu de cartes perforées
dont vous dresserez la liste
exacte
tremblant de peur quand l'ordre est inversé

tremblez
l'ordre n'est pas notre langage
nous dormons sur la terre ignorés
nos corps faits en berceaux par les têtes amies
protégées
par des bras millénaires

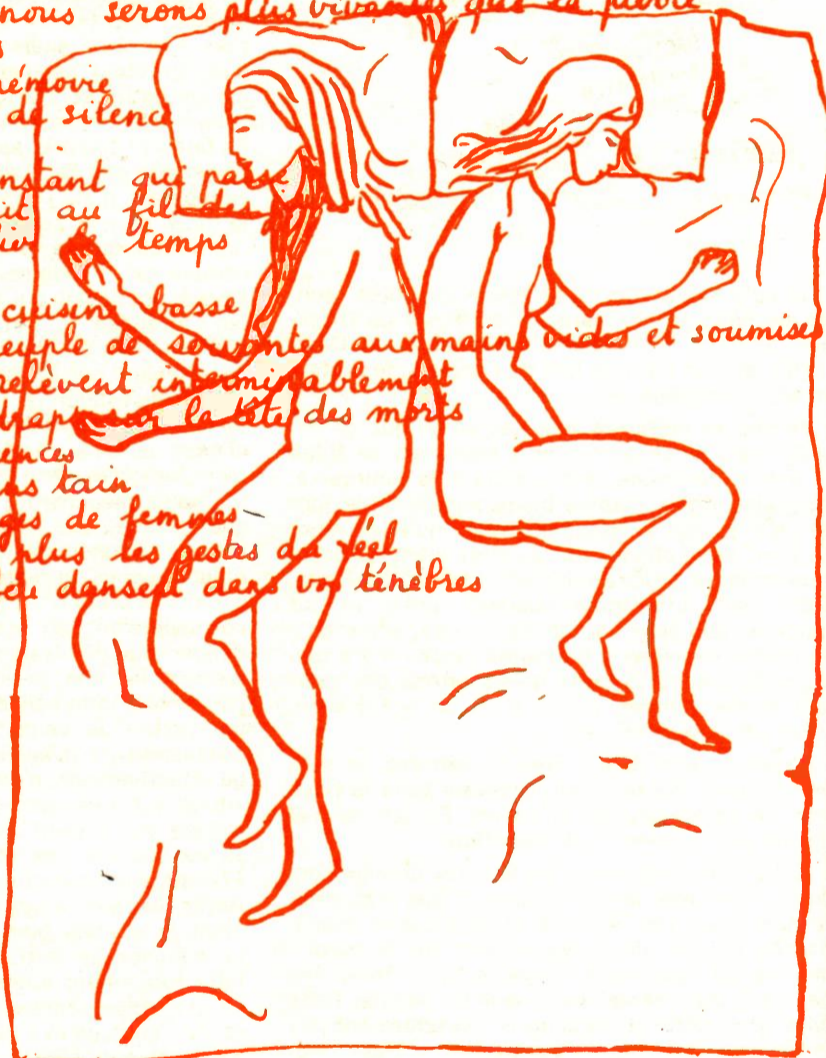
ne nous réveillez pas
car nous serons plus vivantes que la pierre

ne me réveillez pas
moi qui suis la mémoire
des voix endormies de silence
tendre chanson

tissée de chaque instant qui passe
le noeud qu'on fait au fil des
pour ne pas oublier le temps
et le café
fumant dans la cuisine basse

un peuple de servantes aux mains vides et soumises
qui relèvent interminablement
les draps sur la tête des morts

a pour ces apparences
et les miroirs sans tain
que sont les visages de femmes
l'image ne fait plus les pestes de l'œil
les voleuses de feu dansent dans vos ténèbres
impunément.



Quelle lesbienne n'a jamais reçu de plaintes et même de semonces de la part d'une concierge ne supportant pas les amours saphiques ? (ou plutôt, qui connaît une concierge protégeant à l'encontre des flics les amours féminines ?...)

Quelle lesbienne ne s'est jamais fait casser la gueule (ou manquer de se la faire casser) parce qu'elle se promenait de façon un peu trop tendre avec une amie.

Etc... la liste serait trop longue.

Mais déjà je vous entends crier à la **PROVOCATION**.

Eh bien je ne suis pas de ces homosexuelles honteuses qui sitôt sorties de leur alcôves reprennent leur uniforme de « **femmes prêtes à la consommation masculine — pas trop gouine — et très comme il faut** ».

Je suis **toujours** lesbienne, dans la rue, dans le métro, dans les cafés en sachant que je risque perpétuellement de me faire agresser.

Là encore je n'ai pas le choix.

Je suis lesbienne et vous ne pouvez pas me demander de me nier.

Quand je me fais traiter de gouine dans la rue je ne fais que m'affirmer en affirmant une homosexualité féminine **qui existe** et que justement toute la politique du pouvoir **hétéro-flic-masculin** ne cherche qu'à nier de la façon qu'il continue à **nier les femmes**..

Si c'est cela que vous appelez provocation !

Alors j'appelle à la provocation !

et je vous prévient même mes sœurs qu'en tant que femmes luttant pour notre libération, c'est-à-dire nous affirmant face à un pouvoir qui nous nie.

Nous sommes toutes et nous avons raison d'être PROVOCANTES !

J'EXISTE en tant que **LESBIENNE** à chaque moment de ma vie et j'en ai marre ! qu'on me crache dessus, qu'on m'agresse, qu'on me ridiculise, et qu'on me force à avoir honte d'aimer les femmes et qu'on essaie de me cacher !

Car voilà ce qui serait faire le jeu du système patriarcal que de nous cacher, Lesbiennes mes sœurs. Car en fin de compte c'est bien tout ce qu'on nous demande. Et c'est vrai que si nous savons être bien sages, pas trop bruyantes, pas trop visibles, ne pas parler de nous trop fort, on nous octroie la permission de nous divertir **entre femmes !**

Comme cela tout le monde sera content et surtout, rien ne sera bousculé.

Or moi, le seul choix politique que j'ai fait c'est justement celui de m'affirmer en **provocant** (puisque d'aucuns prétendent être choqués...) face à un système qui me nie, qui me fait taire, et tend à me détruire.

PARTOUT, en PERMANENCE, je veux crier « Je suis Lesbienne ! Je suis gouine ! »

Signé : Je... Gouine rouge.

LA VIE AVEC UN ANTITRAVAILLEUR

Tous les antitraitailleurs* n'ont pas les mêmes occupations, bien sûr ; certains n'en ont pas du tout ; d'autres sont beaucoup plus affairés qu'un PDG, courent à droite, courent à gauche pour contacter tel ou tel type et assurer d'une façon quelconque leur survie ; et puis tous les autres qui... que... ; bref, ça me fait chier d'énumérer.

Quelques types, épris avant tout d'efficacité, ont choisi la confortable situation de maquereau, qui cumule le loisir et un revenu assez stable. Position discutable, mais, disons, franche. La masse des glandeurs agit avec plus de discrétion et peut-être plus de cynisme.

AH, MA FILLE

La première catégorie de glandeurs, les purs et durs, ceux qui ne font RIEN, trouve généralement leurs victimes parmi les femmes avides d'affection, privées jusqu'ici de la réconfortante tendresse du mâle. Toutefois, pour s'attacher cet oiseau de moins en moins rare, elles doivent remplir certaines conditions :

1°. Tout d'abord, travailler ou avoir des rentrées d'argent régulières, par tout autre moyen (ce qui devient assez difficile). En effet, le glandeur intégral doit lui aussi survivre, la pique, les chèques volés, les casses, les combines ne résolvant pas tout malgré ce qu'il affirme en principe. Or, la femme est là pour ça.

2°. La conséquence logique : elle possède :

- un appartement (dans les villes, la glande s'avère de plus en plus risquée)
- une salle de bains
- un frigo, plein de préférence
- un grand lit
- une télé (facultative)
- une sono et des disques chouettes (au goût du jeune homme)
- un téléphone, très utile pour les contacts avec l'extérieur
- une bagnole, parce que la route, c'est dépassé, on laissera ça aux minets du XVI^e.

La femme rêvée est par conséquent la fille « moderne » (au sens de « Elle »), indépendante économiquement, et « cool » tout de même.

Si vous vous sentez une vocation pour ce genre de secourisme, il ne faut pas hésiter, il n'y a aucun risque : ce type de glandeur est en général doux, même défoncé, un peu passif (juste ce qu'il faut) inoffensif. Il ronronne au coin du feu, attend patiemment votre retour du boulot ; comme un petit chien affectueux, quand vous rentrez de vos huit heures, il vous saute dessus ; demande si vous avez pensé à rapporter quelque chose à bouffer, peut-être a-t-il un cadeau pour vous : livre sur ce délicat problème de la libération de la femme, piqué chez Maspéro ou disque de l'une de vos idoles, Mick Jagger ou Julien Clerc, etc...

AVANTAGES du glandeur intégral : assez économique (en tous cas plus que le gigolo classique, puisqu'il est censé refuser la consommation), il a pour principal intérêt de peupler votre appartement trop vide. Il remplace donc le chien d'intérieur, lui est préférable même, car il mange de tout, il est inutile de le sortir pour lui faire faire ses besoins et est, bien entendu, en principe, plus baisable.

INCONVENIENTS : sa conversation est rare et vite lassante, il ne fait jamais le ménage, aère peu les pièces, utilise beaucoup le téléphone, risque de disparaître sans laisser d'adresse et en se servant avant de partir ; enfin, on est toujours à la merci d'une « sœur » ayant un appartement plus grand, mieux situé, plus clair, etc...

OU

La deuxième catégorie d'anti-traitailleurs est nettement plus complexe ; je les qualifierai essentiellement d'anti-traitailleurs-traitailleurs avec une variante (les deux genres pouvant coexister chez le même individu), l'anti-traitailleur-commis-voyageur-de-la-révolution-à-tendance-migratrice). Il s'agit en quelque sorte de la version moderne de l'artiste, bouillant créateur de l'insurrection ; Préoccupé, plongé dans le doute puis illuminé par la brusque certitude du génie, il vit au rythme de ses idées et de ses actes, les premières l'emportant souvent sur les secondes, hélas, et malgré ce qu'il proclame. Pour lui, la Femme, divine esclave, doit remplir à peu près les mêmes conditions matérielles que pour le glandeur intégral, avec moins de rigidité toutefois. L'A.T.T. exige beaucoup de la femme elle-même. Elle doit :

- écouter ce qu'il dit
- lire ce qu'il écrit
- apprécier ce qu'il fait.

Cependant, ne peut-on, sur certains plans, rapprocher l'attitude de l'A.T.T. à l'égard de la femme, de celle du PDG, ou du commerçant ?

Pour lui, comme pour eux, elle est dans le meilleur des cas :

- une secrétaire
- une disciple
- une associée

Or les mecs sont en train de se « libérer », d'une certaine façon tout au moins car cela les emprisonne souvent autrement, par le refus du travail. D'où la multiplicité de ces couples « socialement » mixtes. L'anti-traitailleur et la travailleuse opèrent un subtil renversement dialectique (?) de l'ancienne, et encore courante, il est vrai, relation travailleur/non travailleuse. Mais toute la différence est là, aussi : **non-traitailleuse** ne signifiait pas **anti-traitailleuse** ; il n'y avait la plupart du temps ni refus conscient ni dépassement mais une simple soumission à une situation donnée.

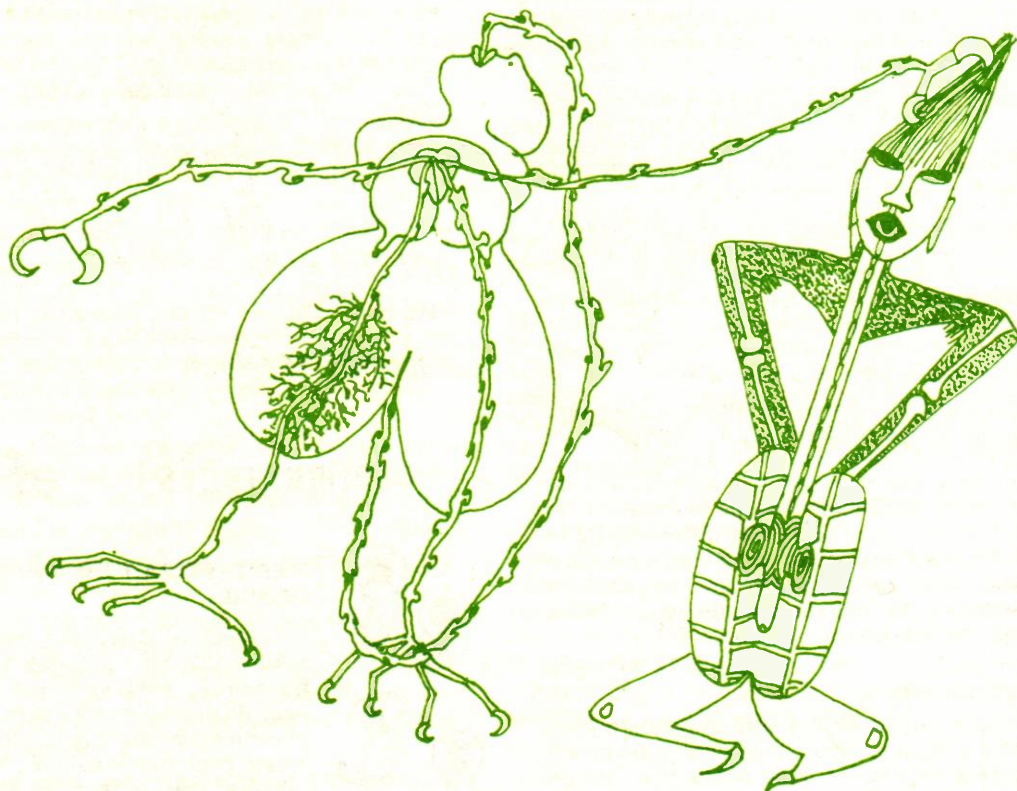
C'est dans cette mesure seulement que le travail (et encore, pas n'importe lequel, huit heures d'usine ou de bureau n'ayant jamais libéré personne), dans cette mesure donc, qu'il peut constituer une évolution pour la femme.

C'EST PAS SI FACILE

Elle doit aussi jouer le rôle d'infirmière en cas de matraquage, de couturière après une bagarre, rejoignant là le dur labeur de la femme de militant qui a tout de même le droit de tenir le pot de colle ou la banderole (si quelqu'un garde le petit...) de temps en temps. En gros, c'est le repos du guerrier : quand le révolutionnaire, harassé par une journée et parfois, une nuit, de luttes diverses rentre enfin au foyer, il faut bien le bichonner, le cher petit, pour le consoler d'être toujours minoritaire et incompris.

Mais la vraie solution elle n'est ni dans le travail unique de l'homme, ni celui de la femme mais dans une véritable rotation des tâches, et pour la « profession » et pour les besognes ménagères. Il faut refuser l'exploitation traditionnelle de la femme, mais aussi sa forme plus « moderne », qui en lui accordant une pseudo-liberté, permet un peu trop facilement aux glandeurs en tout genre de se libérer sur son dos.

DE SE LIBERER !



LE TORCHON BRULE PAR LES DEUX BOUTS

Les problèmes des femmes s'appellent : peur d'être seules, peur de vieillir, peur de grossir, peur d'enlaidir, peur de n'être plus aimées, peur d'être trompées. Les problèmes des hommes s'appellent : défense de la civilisation, lutte contre l'injustice sociale, combat pour la liberté, croisade contre le racisme, action pour la maîtrise des mécanismes économiques. Les femmes ont mal à l'âme. Les hommes ont mal au monde...



POUR VOUS MESSIEURS

Bonjour mes mignons ! Mais c'est juin, tiens au fait, vous existez et il est temps de s'adresser à vous en tant qu'individus modernes, libres et responsables.

Effectivement, un grand problème se trouve maintenant au faite de l'actualité : l'ÉTÉ approche ! le soleil, la mer, les naïades superbes et bronzées ravissant vos sens variés.

Il s'agit donc d'être lucide et de regarder les choses en face. Une petite revue des derniers « trucs », créations et nouveautés conçus spécialement pour vos futurs succès vous permettra sans doute de faire le point par rapport à ce que sera, à ce que devra être l'homme de l'été 72. Vous êtes tous concernés messieurs, soyez attentifs s'il vous plaît.

Consignes générales

Oui, prenez garde messieurs, cet été la mode est à la SANTÉ. Il faut de l'athlète, vous n'êtes plus des bébés, au diable minets rachauts, scoliosés, rabougris, ratatinés, atrophiés et half a portion. Finis les sacs à os, les tubars, le style intellectuel douteux, fini les carrures qui n'en ont plus guère que le nom, les pieds palmés et les biceps concaves. Il faut au grand soleil de l'été faire SAIN, respirer la santé, la simplicité et la joie de vivre.

Vous êtes maigre comme une bicyclette ? Qu'importe, on vous aimera pour votre personnalité. Arrangez-vous pour, à chaque fois qu'on vous regarde, croquer une belle pomme avec insolence, les yeux brillants (très important) et un air de gourmandise avide et enfantin qui les fera toutes fondre...

N.B. Pour avoir les yeux brillants, un « truc » fort simple, commode, naturel et SAIN : deux gouttes de citron frais non traité dans chaque œil, toutes les 2 h 30.

Soyez cet été l'homme qu'on a envie de mordre à belles dents. Peut-être pensez-vous manquer de dispositions naturelles pour le devenir ? C'EST FAUX ! Cet été chaque homme pourra être ce fruit (défendé hi ! hi !) **car même si vous n'êtes pas, l'essentiel c'est de paraître.**

Cet été vous aurez l'air puissant. Pour vous y aider : les nouvelles chemises à rayures en largeur. Surtout jetez, jetez, les horribles et vulgaires rayures en longueur de l'année dernière, elles maigrissent d'une façon inouïe.

Attention, la chemise de l'été se porte ouverte jusqu'au 3^e bouton, détail capital pour ne pas déclencher l'hilarité. Elles laisseront pudiquement certes, mais sans aucune équivoque, apparaître un torse sain et doucement velu. Bien sûr il vous faut absolument des poils. Vous n'êtes plus des bébés. La bonne proportion est de 4 à cm². Désaïpauissement à l'électricité si vous n'êtes qu'un tronc moussu (2 000 F). Ou, si vous êtes aussi lisse qu'une feuille de papier non utilisée, deux possibilités s'offrent à vous :

— implantation de poils synthétiques (17 coloris à votre disposition, 30 F par poil),
— plastrons poilus auto-collants indécélables et faits sur mesure.

Entretien : comme pour la barbe : shampooing à l'huile de ricin. Pour les mains, fermes, musclées, nerveuses, soyez Kitch. Un ongle long et enduit de cambouis ou autre substance prouvant votre savoir faire, un court et manucuré prouvant votre délicatesse et habileté à...

En ce qui concerne les odeurs, attention ! ne confondez pas le naturel, la santé, avec le laissez-aller : vous n'êtes plus des bébés, il est exclu, jusqu'à l'été prochain du moins, que vous négligiez de prêter attention à ces disgracieuses auréoles qui « les » éloigne infailliblement de vous. N'omettez surtout pas de combattre. L'insoutenable relent des saignées de coudes. Peu de femmes ont eu le courage de dire à leur mari : « c'est ça qui m'éloigne de toi ».

Les pieds, fléau national français, ont maintenant leur dentifrice, brossez-les matin et soir. Pour les grosses chaleurs ou espadrilles sur le retour, utilisez la bombe super-active au poireau vert. Revivez alors, délivrés de cette angoisse.

Et puis... et puis... il y a ces deux endroits dont on ne parle jamais. N'en parlons pas, c'est entendu, mais ATTENTION ! si vous avez scrupuleusement suivi mes conseils et qu'« elle » ne vous grignote pas au troisième slow, vous êtes alors sûr que c'est de là que ça vient. Il est indispensable que vous y pensez tous les matins, mais que vous portiez en permanence sur vous un atomiseur petit modèle qui vous permettra de faire les raccords indispensables au cours de la journée.

Nous avons demandé à 100 hommes de tester pour nous un certain nombre de déodorants. 86 nous ont dit que depuis qu'ils utilisaient « Sprayme-out » aux essences de mangues des tropiques, eh bien ! ça allait nettement mieux. Prix du grand modèle (avantageux et que vous pourriez partager entre amis) : 150 F dans toutes les bonnes pharmacies.



D'autre part, les pantalons se porteront amples pour laisser toute liberté à vos jambes et fessiers sains. Petits inconvénients : votre virilité ne sera plus aussi évidente que dans un jean bien collant. N'ayez crainte, vous y remédiez bien en portant soit pour une somme modeste les slips petits bateaux car ils vous feront de grands mâts, soit la merveilleuse et ingénieuse invention de la saison : le « soutien-gone » pratique, invisible et qui ne se repasse pas. Le « soutien-gone » relève et étouffe divinement les organes affaiblis et met en valeur tous les autres ; et si sa coupe est galbée c'est parce qu'un testicule c'est ovale ! voilà !

Votre femme sera peut-être surprise et vaguement réticente au début, mais ne l'écoutez pas et faites-lui subtilement remarquer que si elle réproche votre changement, en revanche elle se retourne, elle, sur les mâles SAINS. N'oubliez pas ce mot clé, qu'il soit désormais présent tous les jours à votre esprit et nous vous retrouverons bientôt pour de nouvelles aventures.

Et puis nous ne pouvons terminer cet article sans faire mention de celles à qui vous devez plaire. Attention, du tact, de la délicatesse, pas de brusquerie. Il paraît que beaucoup sont frigidés. Mais, c'est bien connu, il n'existe pas de frigidés, il n'y a que des maladroites. Vous, Monsieur, soyez celui qui leur fera enfin comprendre, progressivement et en douceur, que cette fameuse jouissance suprême, c'est tout simplement vous faire jouir, vous Monsieur, le héros de cet été.

QUELQUES PETITES CHOSES QUE JE SAIS DE MOI

« DES » mecs du « MLH »

Plein le cul, on en a, de se croire obligés de bander tout le temps, comme on en a plein le cul de DEVOIR toujours « prendre » l'initiative dans le rapport sexuel.

On nous raconte que l'AMOUR est merveilleux, et notre réalité, c'est des rapports de possession, de fric, de concurrence.

A bas la dictature de l'orgasme/éjaculation/prise-de-pouvoir.

Dans ma « famille », je ne peux qu'être acculé au rôle de flic/père et de mari/mec.

Au fond, on ne jouit pas tellement, dans notre peau de mec, pas du tout, à la limite, alors, à quoi ça sert d'être un mec ?

DES femmes, dans notre propre vie, nous renvoient à une certaine image de mec qui les opprime. On commence par en prendre plein la gueule, et puis on ressent le besoin de rencontrer d'autres mecs, comme nous. On leur parle de ce qui nous arrive, ils nous parlent de ce qui leur arrive, et tout ça nous semble petit à petit de moins en moins particulier.

Le plaisir bidon du bout de mon pénis m'a fait oublier que j'avais un corps, que j'aimerais bien redécouvrir.

Mec, je crois en mon pénis-tout-puissant, je m'éloigne des femmes.

Mec, je crois en mon autorité-naturelle, je m'éloigne des enfants.

Mec, je crois en mon pouvoir, je m'éloigne des hommes.

Je suis seul.

Avant, je faisais aller. Après, les nanas m'ont désigné comme un sale mec. D'abord, j'ai cru que j'étais un salaud. Ensuite je me suis aperçu que j'étais malheureux. J'ai cru que j'étais un salaud-malheureux-tout-seul. Et puis y en a eu d'autres comme moi. On est des mecs un peu moins malheureux, plus tout à fait seuls.

Peut-être qu'enfin, un jour, on ne sera plus salauds, ni plus mecs, ni plus malheureux.

Notre problème c'est qu'on est des mecs. On est superbes, on est fantastiques, puissants et tout... On domine quoi !

L'important c'est pas de jouir non ? c'est qu'on nous dise qu'on bande comme des vrais mecs.

Mais aussi le MLF, il m'aura appris quelque chose, dans la pratique : c'est qu'on ne se bat jamais vraiment que pour sa peau. C'est quand elle m'a attaqué plus seulement théoriquement, là encore, j'étais d'accord, mais directement, dans mes privilèges de ma vie privée, que ça a démarré. Les grandes causes, ras le bol. En dernière analyse, c'est toujours de sa propre peau qu'on part, c'est bidon autrement. Depuis, j'y suis mal, dans ma peau. La révolution, faut que ça m'aide à vivre, plus, mieux.

A SUIVRE, PLUS TARD, AILLEURS, AUTREMENT...

(Y'a pas de MLH, avec ou sans guillemets. Y'a qu'un/petit/mouvement de mecs qui cherchent à moins se faire chier, qui croient plus que la révolution ça passe ailleurs qu'en eux, qui supportent plus le rôle de mec qu'on leur fait jouer et qu'ils ont accepté de jouer, comme des cons, qui évoluent ensemble, et qui...)

Ecrire: MLF FMA BP 370. 75625 Paris Cédex 13.

Je voudrais profiter de la position privilégiée qui m'est offerte aujourd'hui pour vous faire penser à la signification de ma présence au banc du jury de votre thèse.

Je me suis évertuée à constituer pour vous ce jury de choix et je devrais maintenant être fière de siéger parmi les membres les plus éminents de la Faculté. Mais voilà, l'analyse de la situation m'incite, au contraire, à en percevoir le caractère insolite, je devrais dire : l'aspect lamentable.

VOUS : candidate-élève-prévenue-jugée,
MOI : membre du jury invitée-patronne.



Intervention entendue récemment au cours d'une soutenance de thèse à la Faculté des Sciences.

Vous y reconnaîtrez certainement des lambeaux de phrases piqués dans une interview accordée par notre Mouvement à Minnie Grégoire. Comme quoi

- 1) les universitaires et les femmes de la recherche scientifique écoutent les émissions qui les intéressent,
- 2) la révolte des femmes s'exprime partout de la même façon.

Est-ce un malentendu? Non, bien entendu, mais une simple acceptation de votre part, comme de la mienne, d'entrer dans le jeu de ce que la plupart d'entre nous réprouvent et qui est la société archaïque dans laquelle nous sommes un engrenage.

Comment avons-nous pu nous mettre dans de tels draps? En effet, tout le monde sait depuis longtemps qu'on pourrait très bien se passer de thèse pour arriver à vivre, même et surtout en faisant des « découvertes » intéressantes. Cependant, bien que tous soient d'accord sur ce sujet et qu'on sache de façon unanime que le temps passé à accomplir cet exploit (et à tenter de le faire apprécier par un jury qui n'en peut mais et cherche le plus souvent à minimiser l'ampleur des résultats) soit à jamais perdu pour tout le monde, la mode des thèses se perpétue au fil des ans.

Si je parle de temps perdu — c'est un euphémisme —. Votre thèse comme celle de tous les chercheurs (je devrais dire comme celle de tous les travailleurs scientifiques) vous a considérablement aliénée puisque vous avez dû rester vigilante et vous tenir au fait des derniers cris de la spécialité pendant de longues années, c'est-à-dire y consacrer tout votre temps, du matin au soir et même au-delà puisque vous en avez parfois rêvé.

Pendant ce temps, évidemment, impossible de penser à quoi que ce soit d'autre et, notamment, aux problèmes essentiels de notre société décadente. Plus de temps pour lire et se documenter sur ce qui permettrait de comprendre la portée politique de son propre travail. C'est vraisemblablement la raison majeure qui pousse l'institution dont nous dépendons à refuser opiniâtrement la suppression de ce diplôme pour décider de notre aptitude à la recherche, c'est-à-dire pour nous juger digne d'un salaire décent. Une fois acquise, la terrible habitude du travail forcené permet enfin d'accéder au rôle enviable de pièce rodée de la machinerie scientifique dénuée de toute pensée.

Imaginez ce qui pourrait se passer si tout le temps passé à recopier, corriger, enlever, remettre, brosser, polir, etc... était occupé à faire de la « politique » c'est-à-dire à regarder simplement ce qui se passe en soi et autour de soi, à en saisir le sens et les raisons.

Au lieu de cela, vous vous êtes laissée happer au piège de cette société dans laquelle je me suis compromise moi-même. Il y a 20 ans, cette erreur de jugeotte était admissible tout au moins pour nous, les femmes, afin de prouver au monde et à nous-mêmes que nous existions en tant qu'être humain. Dans notre soif de dignité nous avons été amenées à nous comporter comme les hommes et, de ce fait, nous avons contribué inexorablement à renforcer le système en place.

Or, qu'avons-nous fait nous, femmes-chercheurs, pour œuvrer comme nous en avons l'intention à l'abolition de tout ce que nous cherchions à voir disparaître? Rien, si ce n'est nous compromettre de jour en jour dans ce que vous conviendrez comme moi de nommer (selon une terminologie à la mode très imagée) : dans cette société homosexuelle mâle pensée, mise en place et régie par les hommes, incapable d'empêcher les guerres, incapable de s'opposer à l'utilisation des trouvailles scientifiques pour des fins belliqueuses. Témoins en sont les faits et gestes des femmes, responsables de gouvernements, qui se laissent aller à des actes de la pire violence et exacerbent les caractéristiques spécifiquement mâles sans songer seulement à transgresser les règles que ces derniers leur ont transmises. J'ai moi-même été prise au piège lorsque j'ai eu l'espoir de « faire mieux » en acceptant de diriger un laboratoire, c'est-à-dire en espérant donner une autre signification au travail en commun que nous devions entreprendre.

Or, si j'ai la chance de « penser » maintenant et j'en suis parfaitement consciente, c'est uniquement parce que j'ai pris des galons et que je fais de la recherche par personne interposée. Ne croyez-vous pas qu'il serait grand temps de donner à notre travail un sens politique direct, ne serait-ce qu'en dénonçant continuellement certaines manœuvres telles que l'utilisation des défoliants au Viet-Nam, les conditions sanitaires des ouvriers, la vie dans les prisons, l'existence des asiles psychiatriques, la prescription démentée de chocs insuliques ou tout autre complicité scandaleuse.

Je me tourne vers les femmes qui nous ont fait l'honneur de venir assister à cette soutenance et qui, de près ou de loin, ont trempé dans ce bain de hiérarchie au cours ou au terme d'une longue carrière. Où en sont-elles maintenant et qu'en ont-elles tiré? Pour ma part, j'ai été tentée de me substituer moi-même à l'homme-patron pour humaniser (j'aimerais mieux dire : féminiser) les rapports entre les travailleurs scientifiques et l'Administration; quel leurre puisque je suis transformée en machine à rédiger, utilisée suivant la loi bien connue de l'incompétence maximum.

J'arrête ici ce réquisitoire en espérant que ces quelques réflexions pourront servir aux jeunes et moins jeunes personnalités ici présentes. Femmes de la Recherche Scientifique prenons enfin conscience et cherchons en priorité ce qui fait notre propre originalité. Donnons un sens à chacun de nos gestes sans nous laisser appâter ni piéger par les multiples tentations professionnelles qui ne font que cautionner l'aberration et l'inanité du système en place. Exigeons une transformation radicale de la conception même de la Recherche Scientifique dans le monde.

L'expérience que l'on a de soi colle rarement aux définitions du dictionnaire, mais il se trouve que les dictionnaires reflètent très exactement ce que les gens ont dans la tête quand ils emploient tel mot. C'est leur métier, aux dictionnaires. Quand les gens me perçoivent comme femme, ils me classent implicitement dans une de ces trois catégories de la définition du mot **Femme**.

3. Je ne suis pas **Domestique** dans la mesure où « la vie en famille, à la maison » (re-Robert) ne me concerne pas, et où je ne suis pas « employée pour le service, l'entretien de la maison ou le service matériel intérieur d'un établissement » (re-Robert).

2. Je ne suis pas **Epouse** parce que je n'ai pas besoin du dictionnaire pour savoir que je ne suis pas mariée.

1. Je suis peut-être un « être humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants », mais :

— je n'ai jamais conçu etc...

— je n'ai pas l'intention de concevoir etc... parce que je trouve qu'il y a déjà trop d'enfants sur terre (trop d'êtres humains) malgré la bonne volonté évidente qu'ils mettent à se débarrasser les uns des autres, et surtout trop d'enfants blancs occidentaux bourgeois, futurs oppresseurs des autres et d'eux-mêmes. Et aussi parce que je n'ai pas l'intention de fournir des victimes-bourreaux à la société-vampire dans laquelle je suis née.

— enfin, je ne me suis jamais définie par cette propriété physique que j'avais de concevoir etc... simplement parce que la question a été réglée quand elle s'est posée et je suis passée à des choses pour moi plus passionnantes.

Toutes ces précisions apportées, et puisque la gardienne des Toilettes-Dame me somme de choisir le bon camp, il va bien me falloir reconnaître que je suis une « femelle de l'espèce humaine »! Charmante perspective, parce qu'à **Femelle**, le dictionnaire me renvoie à **Mère** ou à **Féminin**, et **Féminin** signifie « Qui est propre à la femme », et après avoir tourné en rond comme ça un bout de temps entre **Féminité**, **Efféminé**, **Féminisme** (2. « aspects d'un individu mâle qui présente certains caractères du sexe féminin », le 1. on connaît!) j'ai pu attraper quelques conclusions qui passaient par là.

a) que je suis **Innommable** : 1. qui ne peut être nommée, ou 2. trop vile, trop ignoble pour être désignée (voir **Dégoûtant**).

b) qu'un seul mot ne suffira jamais à me résumer, surtout pas le mot **Femme**.

c) que le moins qu'on puisse dire, c'est que cette séparation des êtres humains en femme/homme, femelle/mâle etc... nous jette dans une drôle de confusion linguistique, donc de pensée!

J'ai l'air d'y revenir, mais quand on me demande d'aller aux Toilettes-Dame, de quel sexe s'agit-il, sinon du mien? Et qui vient, de quel droit, programmer mon comportement quotidien en fonction de caractéristiques physiques, dont certaines sont d'ailleurs assez floues en ce qui me concerne, et les autres pas immédiatement visibles? Exiger de quelqu'un qu'il se comporte en fonction de certaines de ses caractéristiques physiques, j'appelle ça du racisme. Du sexisme dans ce cas particulier.

Un mouvement de libération des femmes, ce n'est pas fait pour libérer les femmes, mais pour nous libérer des femmes — domestiques, épouses, êtres humains du sexe qui conçoit, etc...

Résumer les gens à leur sexe, c'est d'autant hypocrite de la part de notre société qu'elle fait tout pour nous éloigner de notre sexe, que l'on soit femme ou homme, et non seulement de notre sexe mais de notre corps tout entier.

LEUR LANGAGE NOUS TRAHIT

Je me dirige vers les toilettes-Dame, quand j'entends la voix angoissée de la gardienne des lieux :

— Monsieur! Monsieur!

Emue d'un tel bouleversement, je me retourne pour la rassurer sur mon sexe, et lui permettre de m'autoriser à rejoindre mon camp. Mon camp, c'est-à-dire le camp des femmes.

FEMME : 1. Etre humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants (sexe féminin); femelle de l'espèce humaine.

2. Epouse.

3. Domestique.

Dictionnaire Robert

(vérifiez si vous ne me croyez pas!)

— Si vous avez le sens du sacrifice.

— Si vous avez le sens de la famille.

— Si vous n'êtes pas homosexuelle.
alors vous savez ce que c'est que l'**AMOUR**.

1. Disposition à vouloir le bien d'un autre que soi (Dieu, le prochain, l'humanité, la patrie) et se dévouer à lui.

2. Affection entre les membres d'une famille.

3. Inclination envers une personne d'un autre sexe, le plus souvent à caractère passionnel, fondée sur l'instinct sexuel mais entraînant des comportements variés.

(Dictionnaire Robert)

sexe desincarné

1. SEXE SOCIAL

La chair est triste, hélas,
et j'ai lu tous les livres (...)
Stéphane Mallarmé, poète.
Je crois à la réalité de mes désirs. Mai 68.

J'ai vécu mon enfance enfermée dans des relations où les autres avaient des rôles précis, et agissaient sur moi en fonction de ces rôles. Mon père était un père : c'était lui qui possédait l'argent et le nom. Ma mère possédait ses domestiques, sa fille et son mari à des degrés divers. J'avais des amis avec lesquelles je m'isolais dans l'univers débilisant de la classe. En face, les professeurs. Une amie n'était pas un professeur, ma mère n'était pas mon amie : c'était l'ordre des choses. Une amie n'avait pas de corps, et je n'en avais pas non plus pour elle. Si bien qu'à 16 ans, je n'avais plus avec mon corps que des rapports de santé et d'entretien : toilette, visite médicale, exercices physiques...

Dans la pièce déjà écrite que semblait alors ma vie, il y avait une place vide, un rôle pas encore distribué : celui de l'utilisateur de mon sexe. Il était quelque part dans la tête des gens qui me voyaient grandir, et me formaient à « la vie » !

Tout cela, soigneusement programmé, mis en carte perforée, me menait droit au mariage avec un être de sexe masculin, qui aurait probablement mon âge et serait issu de ma classe sociale. Je présume que je me serais posé moins de questions si tout c'était déroulé dans l'ordre prévu : mais je me suis mise à ne pas jouer le jeu, pour des raisons diverses et souvent mystérieuses.

La première personne avec laquelle mon corps est entré en relation était une femme (ce qu'ils appelaient une jeune fille) qui avait mon âge et était issue de ma classe sociale. Des situations d'injustice comme : devoir se cacher, ne pas danser ensemble quand nous sortions ensemble et surtout, prétendre que nous étions « amies » (une amie n'avait pas de corps et je n'en avais pas non plus pour elle), c'est-à-dire désincornées, distantes et froides, tout cela était en telle contradiction avec ce que nous vivions qu'il ne m'a pas été difficile de me révolter, peut-être à partir de là, contre tout. La programmation de mon corps, de mon esprit, de mon cœur par un ordre social quelconque m'est devenue chaque année plus insupportable. J'ai commencé à mesurer l'étendue des dégâts, déjouer les plans qu'on faisait pour moi. J'ai refusé le modèle proposé sans me rendre compte que j'acceptais un autre modèle tout prêt pour moi, le revers de la médaille qui est encore la médaille, l'envers du décor qui fait encore partie de la pièce : je suis devenue homosexuelle, une femme dont on voulait bien qu'elle aime les femmes, mais pas n'importe quelle femme.

2. SEXE SAVOIR

Je ne savais pas décrire mon sexe ni celui de ma partenaire, mais j'essayais de savoir quel plaisir on obtient par quelles caresses : ce savoir, cette technique, me paraissaient indispensables. C'est un mécanisme difficile à démontrer : il repose sur la croyance que pour que les femmes s'intéressent à moi, il fallait au moins qu'elles présupposent, à me voir, le plaisir que je leur donnerais. Un plaisir plus attentif et véritable (pensais-je) que celui des hommes pour lesquels elles étaient naturellement faites. Même quand la relation était profonde, il y avait en moi cette arrière-pensée que les hommes ont des droits sur celles que j'aime. Je « savais » donc, mais refusais qu'elles me caressent. L'amour, à ce moment-là, c'était quelque chose qui engageait mon corps tout entier, et non un point précis (le sexe, le clitoris) et m'engageait corps et âme plutôt que ce point précis. Il y avait l'amour des hommes qui vous appréhendent comme sexe (vagin), et que j'avais essayé sans plaisir pour me prouver que je n'étais pas anormale. Il y avait l'amour des femmes fait de tout ce qui m'avait manqué : la relation de tendresse, de bien-être auprès de quelqu'un... Là, quand mon sexe intervenait, ce n'était plus en tant qu'objet sollicité, mais comme une sensation diffuse et trouble. Tel était l'amour que je m'autorisais. Le spectacle avait changé mais le théâtre était le même : seulement, c'était moi qui distribuais les rôles.

négligeant totalement le fait qu'aucun sexe de femme... je dis de femme parce que je connais mieux — n'est semblable à un autre, que pas un acte sexuel n'est semblable à un autre, même quand les personnes n'ont pas changé. Lorsque je parlais de sexualité, j'isolais deux (!) personnes dans un lit (!) oubliant leur histoire personnelle, l'esprit qui agit directement sur le corps. Une fois encore, je séparais le corps du reste de moi : il y avait des moments « avant » et des moments « après », et la vie était une sorte d'attente entre ces moments... un temps mort.

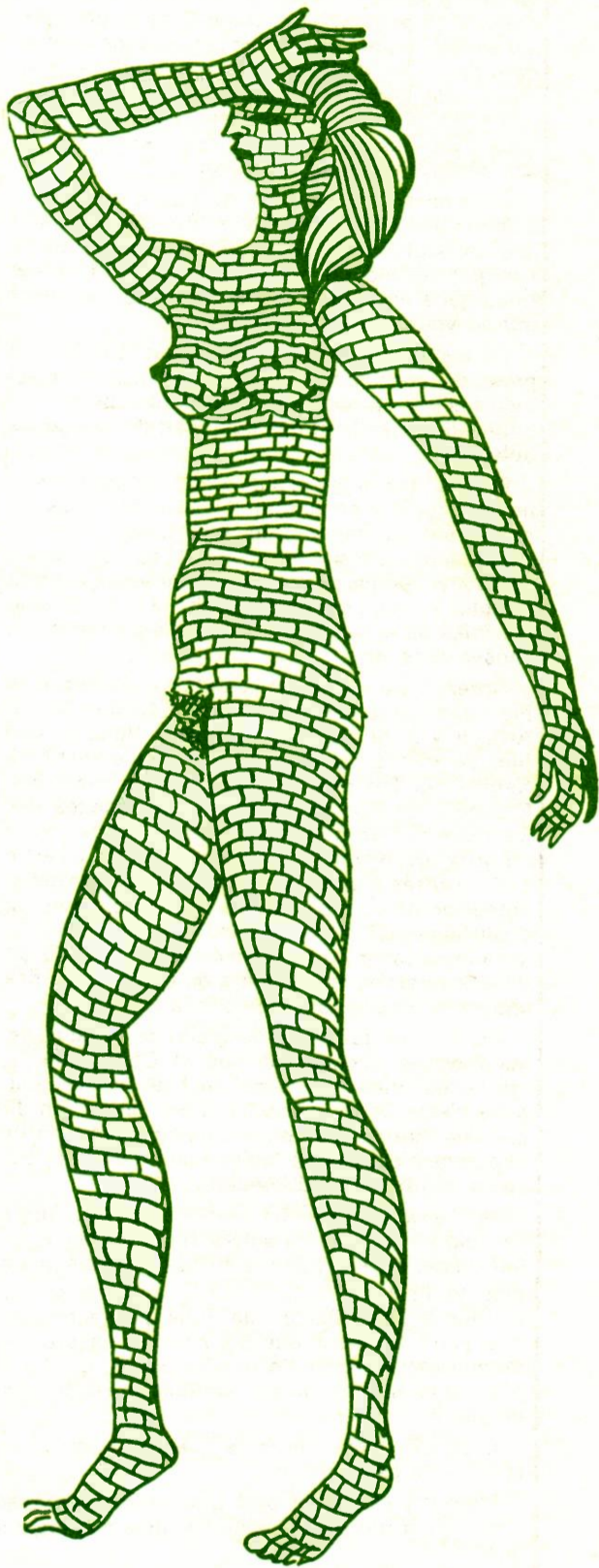
J'ai reconnu l'alliégation sous ses 3 formes, sociale, de savoir et physique, mais je ne m'en suis pas pour autant débarrassée : je l'ai transformée. Et d'abord, je l'ai mise en mouvement, située, pour qu'elle ne soit plus une montagne à soulever. Aujourd'hui, il n'y a plus d'avant et d'après, mais il y a encore les personnes avec qui cela peut avoir lieu et celles avec qui je me l'interdis : il y a encore des femmes et hommes. Il y a encore des lieux de mon corps que je refuse de connaître, d'éprouver.

Dans les bistros, dans le travail, dans les réunions du Mouvement, on parle de sexe pour ne pas en parler : que la parole soit précise ou qu'elle procède par allusions, elle sous-entend toujours qu'il y a un « ailleurs » où « des choses » se passent entre les gens (entre les jambes ?). Un autre lieu, un autre temps. Outre les vêtements, qui cachent le corps tout entier, nous vivons avec une feuille de vigne permanente à l'endroit du sexe. Être désincarnés, être robots, nous ne touchons pas ceux avec qui nous travaillons, travaillons rarement avec ceux que nous touchons. Si nous mangeons c'est pour manger, si nous marchons c'est pour marcher. Chaque chose à sa place, à chaque personne son rôle dans notre vie.

Mais lorsque nous faisons l'amour, si nous reconnaissons que ce n'est pas seulement pour apaiser un désir localisé, pas pour l'orgasme mais pour ce qui l'entoure : pour la parole vive de l'autre qui nous atteint enfin, et son silence qui ne nous fait plus peur, pour les corps entiers et proches, et pour chaque parcelle de notre peau et de la sienne. Si nous reconnaissons cela, nous ne pourrions plus laisser notre sexe au vestiaire, ni accepter qu'il y ait tant d'autres avec qui cela n'est pas : nous ne pourrions plus appauvrir les rapports sous prétexte qu'ils sont sociaux, c'est-à-dire collectifs.

3. SEXE PHYSIQUE

A partir d'un certain moment, j'ai su nommer, désigner, décrire le sexe féminin. J'ai pu parler des orgasmes que je commençais à connaître, avec une femme précise, lui dire quand l'amour m'avait plu, et distinguer le plaisir sec et froid... physique... d'un plaisir que je nommais « affectif » parce qu'il m'avait engagée entièrement... corps et cœur, sexe et tête. Cette parole nouvelle, bientôt partagée dans le mouvement des femmes, était sensée m'aider à trouver la recette du plaisir « affectif ». Je me suis prise au piège du rapport clinique sous prétexte de libération,



Petites annonces

Après avoir vécu l'état (étonnant) de femme enceinte, on a envie de faire un bouquin là-dessus qui ne soit pas dans cette idéologie de merde.
ALE.06-13.

Sommes vidées de notre maison. Cherchons pavillon avec jardin. Banlieue Sud.
ALE.06-13.

Femme du MLF, 3 enfants, cherche d'urgence 3 p. loyer modéré, de préférence dans le 13^e.
Ecrire Angélique LIXCEZ, 162, av. de Choisy, 13.

Consciousness raising group for English Speaking women starting. Information call DAN.33-07, Chambre 50.

Gens ayant été mariés, restant très bons amis et désireux d'élever ensemble un enfant, souhaitent démarrer très vite dans la banlieue « verdoyante » une communauté MLF-MLH. Ecrire Claude, 3 rue Rotterdam, PARIS 12^e.

Groupe MLF de LYON.
Local : 33, rue Leynaud, LYON 1^{er}.

Y disent
Quand on est bien logée
jeune
Quand on a un bel enfant
un beau mari intelligent
et tout
Yapadeproblème
Moi je dis que le problème
doit être ailleurs
Puisque problèmes il y a

alors ? on réprime...

Et pourquoi on n'aurait pas le droit de faire, de temps en temps sa petite apothéose de soi ?

Moi je croyais qu'au M.L.F. on aimait les femmes, qu'on était toutes des sœurs. Mais ce que je trouvais le plus chouette, c'est qu'on répétait qu'on ne se connaissait pas et qu'il fallait apprendre. Et puis on avait compris plein de trucs, par exemple que des siècles d'esclavage ça peut faire de drôles d'effets. Et puis surtout, on avait le droit de faire tout ce qu'on voulait au M.L.F., parce qu'on était des femmes. Comme on ne nous avait jamais appris à nous exprimer, on pouvait inventer n'importe quoi.

Et si on se trompait, ça ne faisait rien parce qu'on était toutes ensemble, toutes des sœurs et que ça peut arriver de se tromper quand on ne sait pas, quand on n'a jamais su... Les autres filles qui s'en étaient mieux tirées, qui savaient mieux, vous aidaient à comprendre.

On disait que le M.L.F. ça devait favoriser la prise de conscience, la prise de parole aussi même s'il y en avait qui pouvaient à peine balbutier. Il ne semblait pas qu'il y ait des langages défendus.

Et puis j'ai fini par m'approcher. Quelquefois je ne comprenais rien du tout. Il y avait des filles qui gueulaient vraiment trop fort et qui confondaient tout... Et puis enfin il y a eu Le Plessis. Je suis venue parce que j'avais un vieux compte à régler avec ce genre d'endroits. J'ai pensé que les filles de là-bas et moi, on avait vraiment des choses à se dire.

Après, il y a eu Issy et là c'était vraiment terrible : du coup je suis allée à une A.G., aux Beaux-Arts. Il y a eu plein de brouhaha. Voilà qu'une fille se met à raconter qu'il y a une instit., à Neuilly qui fait une terrible crise de ras-le-bol. Elle ne peut plus supporter les mensonges des journaux sur un petit garçon qui s'est tué avec un gros revolver. Elle a écrit un article, « Lettre aux Tartuffes » ça s'appelle, qu'au Nouvel Observateur on ne veut pas passer, et personne ne lui disait pourquoi. Alors elle va faire une grève de la faim, à partir du mardi d'après, voilà. Elle dit qu'elle aurait pu être la mère du petit... il y a des choses qu'elle a compris celle-là.

« Quelle ne fasse pas la grève de la faim, demain on va occuper le Nouvel Observateur », crient les filles. Il y a pas mal de mouvement, mais c'est « léger » et puis on se calme. On dit que l'on fera ce que l'on aura décidé avec la fille et que ce n'est pas sûr qu'elle soit d'accord pour qu'on occupe la rue d'Aboukir.

Moi le lendemain, je cours à Neuilly. Après j'essaie de joindre les autres filles du M.L.F. au téléphone. Ce n'est pas facile. Je voudrais qu'on discute. Plus que 3 jours, la fille a donné un ultimatum à Jean Daniel. Je finis par accrocher quelqu'un. On se dit que Suzanne est encore une femme captive qui crie qu'elle existe, qui hurle pour qu'on la reconnaisse. On doit se réunir, discuter.

C'est sûr, c'est « hors de question », qu'on ne la laissera pas tomber.

Mais il y a Issy, et puis Neuilly, c'est loin, et puis « c'est fou ce que nous sommes mal organisées » ...la...la.

Sans doute, dans le fond, on n'était pas tellement d'accord pour la grève de la faim. Pour ce genre de truc, il faut être tous ensemble, sinon ça agace les pulsions de mort de tout un chacun, on répugne...

Mais un désaccord, ça se formule, ça s'argumente, ça se précise, ça se signifie par d'autres moyens que l'attermoiement et la dérobaie.

Maintenant Suzanne est seule, à Neuilly, nuit et jour. Ça fait 3 jours qu'elle ne bouffe que quelques petits morceaux de sucre.

Pas une seule fille avec elle, personne pour l'aider à taper son courrier parce qu'elle se bat presque heure par heure avec Jean Daniel qui commence à céder. Une femme en colère, vous ne connaissez peut-être pas ? et c'est très important ce qu'elle veut publier. Pas une fille pour l'écouter, lui parler. Seulement des coups de téléphone incroyables. On lui parle, maintenant, de « désaccord politique », ..., tautologie, langage de mec... moi je croyais que les filles, des fois, c'était plus malin.

Je croyais qu'au M.L.F. on cherchait, sur les femmes, une vérité perdue, ou peut-être jamais sue, depuis le temps... que c'est par ce que dirait chaque femme, n'importe quelle femme de sa vérité que l'on avait des chances d'y parvenir, parce que c'était la première fois qu'on faisait comme ça.

SŒURS ?

SUR LA GREVE DE LA FAIM D'UNE FEMME DIVORCEE

« Seize jours de grève de la faim valent-ils trois lignes dans votre canard ? » « Non ! » m'avait répondu le journal « Le Figaro ». Et dans Le Torchon Brûle ? Je pose la question...

Il y a, au sein du M.L.F., des femmes conscientes des problèmes de fond de la condition féminine, solidaires des autres, capables de se représenter une autre expérience que la leur, de soutenir une révolte (pas conformément à une parole effectivement donnée ni à titre de « solidarité féminine - pourquoi pas de charité chrétienne ? — mais au nom du M.L.F.). Mais ce ne sont pas ces femmes qui détiennent le pouvoir de décision, du fric, du baratin ou du sexe. Aux chéfaillons qui ont déguisé des motivations personnelles ou leur incapacité totale à saisir le véritable sens d'une « action sauvage » sous de grands arguments, qui ont manqué d'honnêteté en ne transmettant pas fidèlement le message dont je les avais chargées pour l'A.G., je n'ai rien à apprendre sur la façon dont on défigure ou sabote, consciemment ou objectivement, la révolte d'une femme, qui en appelait à d'autres pour la soutenir. A ces chéfaillons qui ont usé à mon égard des pires arguments réactionnaires (j'étais dingue — mais on m'avait dit qu'au M.L.F. elles l'étaient aussi, alors j'avais pensé que ça me changerait des gens « normaux »), qui ont récité le MEME crédo que les mecs (« Camarade, nous sommes en désaccord avec toi »), clamé la MEME indignation de fausse pucelle que Jean Daniel (mais c'est du chantage !) parce que je demandais un tract pour les femmes divorcées, je ne dois pas d'explications. Il ne s'agit pas ici, entendons-nous bien, de polémique, de règlement de comptes (et tant mieux pour celles qui en ont la force et le temps) **mais d'une dernière et sans doute illusoire contribution à une solidarité en laquelle j'ai cru.** Mais je dénonce une image de marque dans laquelle, faute de pouvoir récupérer un Mouvement important de la Libération des femmes, on enferme et enlise ce Mouvement, à moins que les femmes préfèrent à l'action sauvage comme à l'analyse politique de leur situation, des communiqués pirates dont on ignore les auteurs ou des airs de guitare et de psychanalyse, sur les voies de garage où on les conduit. Il est apparu évident à quelques-unes d'entre nous que le système qui nous opprime (voire certains partis politiques) ne pouvant récupérer un Mouvement qui les menacent tentent — procédé classique — de le liquider de l'intérieur. Je déplore que cette « conviction intime », à l'occasion de ma grève, n'ait pas été suffisamment vérifiée. Je ne crie pas au complot, je dis que le M.L.F., pour toutes ces raisons, risque d'être en danger. Que les femmes doivent se tenir sur leurs gardes, et au lieu d'écouter le chant des sirènes aller voir sur place les femmes qui crévent... où qu'elles soient et quelles qu'elles soient. Personnellement, je renonce à importuner le M.L.F. avec mon « **obsession du divorce** », avec des « **problèmes mineurs ou d'élite** », ne voulant pas « **gommer la dimension politique** » de la libération des femmes (je pensais naïvement que le problème du divorce et de la famille n'était pas sans quelque rapport pour le moins troublant avec le système qui nous exploite) et parce que « **l'opprimée type accueillie à bras ouverts au M.L.F.** », après tout, c'est assez rare ! Nous n'avons pas entrepris la grande croisade du divorce (même si la rébellion contre le mariage en tant que lien économique et restriction sexuelle peut être un levier puissant du mouvement révolutionnaire, et ce n'est pas moi que le dis, c'est le premier Etat Socialiste dans le « Code de la famille soviétique de 1918 »). Nous voulions aider les femmes qui sont dans la merde, et empêcher qu'on « suicide » leurs enfants ! Et nous ne pensons pas que « les droits de ces autres personnes que sont les enfants, et qui ne permettent pas de **solution pure** (cf. Femmes Mariées, n° 3, du T.B.) soient mieux préservés dans un ménage désuni que dans un ménage séparé (lire Despert pour changer du catéchisme bourgeois). Ce cantique-là c'est du resucé, et ça couvre d'autres motivations. Nous refusons de nous limiter et de nous laisser enfermer en des puritanismes de bon aloi, fussent-ils M.L.F. Et d'en subir l'ostracisme qui, jusqu'ici, a joué à plein (au point de ne pouvoir aller exposer mon problème dans le groupe

des femmes mariées — et à part ça je n'ai rien contre elles — leurs oignons ne sont pas les miens mais ils risquent de se retrouver dans la même casserole) parce que, si j'en crois la réponse qui me fut donnée : « **les femmes de notre groupe ne sont pas sensibilisées à ce problème** » (et ça, malgré toute mon imagination

je n'aurais pas pu l'inventer). J'espère que les mecs ne les sensibiliseront pas brusquement et que... la nana qui m'a répondu ça au téléphone est revenue de son erreur, dans l'intérêt des autres si elle est convaincue que ce n'est pas le sien. Ce refus de voir, d'entendre, sous les prétextes les plus variés, est une vertu ou un symptôme (du boulot pour Antoinette). Serait-ce que nous posons quelque problème de conscience à nos sœurs, confortablement assises entre deux chaises ?

Mais il y a pire que l'ostracisme : c'est l'opportuniste. On ne renvoie pas les gens à leur solitude pour leur demander ensuite un témoignage, en différé, sur une tribune, après qu'ils aient failli ne plus jamais du tout parler, et au jour et à l'heure H fixés par les autorités. Si on est contre le ras-le-bol, mais je ne suis pas au service d'un parti. Dommage, j'avais des choses marrantes à raconter. Mais dans le tas... un peu plus, un peu moins... Sans compter que tout ça n'est pas perdu. Je regrette en outre sincèrement de ne pouvoir assumer la chronique M.L.F. des femmes divorcées : courrier, secrétariat et conseils utiles... Ce n'était pas là uniquement ce que j'envisageais mais le reste ça ne peut pas se faire avec des rigolottes (et il ne s'agit pas d'une nouvelle grève de la faim) qui vous laisseraient tomber au premier tournant. La confiance perdue... Je ne me suis jamais crue irremplaçable. D'abord. Et ensuite, je n'ai nulle envie de fonctionnarier dans les succursales du P.C. ou mandarinats en tous genres de la capitale qui font la cour à leurs vedettes et ignorent les autres. On n'est pas des « suiveuses » quoi ! Faut pas compter sur nous comme sur des boys même si c'est plus facile. Et tant pis si on commet des erreurs. Entre deux sortes d'erreurs : les miennes et celles des autres, je choisis les miennes. Pas celles des petits chefs, qu'ils soient mâles ou femelles. On nous a trop appris à obéir soignant pour ne pas déconner. Laisse-moi rigoler ! Y a qu'à regarder autour de soi.

Je livre en conclusion à vos méditations ce passage d'une lettre reçue pendant ma grève de la faim et écrite par un homme (oui, d'un homme ! car il y a des hommes chouettes comme il y a des femmes cons), ancien ouvrier O.S., ancien résistant (pas de discrimination dans les luttes, je vous prie, n'imites pas ces hommes qui ont une tête à gifles) et vieux militant politique : « J'appartiens à cette minorité ridicule d'hommes qui a compris que l'amélioration des conditions de vie passait d'abord et avant tout par la libération de la femme et son émancipation vraie, en dehors du cadre de la famille traditionnelle. Les organisations féminines de lutte m'intéressent et plus particulièrement le M.L.F. Mais les tas de raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres qu'elles invoquent pour justifier leur « non-intervention » et manque de soutien à ton action les ramènent à mes yeux au niveau de l'intellect des plus obtus politiques de l'espèce mâle ».

Je dois au M.L.F. le plus grand sentiment de solitude que j'aie jamais connu (parce que quand ça vous vient des mecs, d'abord on a l'entraînement, ensuite on sait bien qu'ils ont encore à faire leur éducation sur certains points) mais je remercie les femmes du M.L.F. allergiques à la parole du « chef » et les hommes qui m'ont apporté leur soutien. Et celles-là et ceux-là ne sont pas des boys-scouts de la « Révolution » des hommes ou de la « Libération » des femmes. On ne fait avancer aucune vérité avec ceux ou celles qui disent « Révolution » ou « Libération », et qui continuent à ne voir que leur nombril, qui disent « nous » et pensent « je », inconscients de leurs privilèges ou de leur chance. Je dis aux femmes que même isolées on ne doit jamais abandonner la lutte. Poursuivons-là. Sous quelque forme que ce soit, pourvu que ce soit la nôtre. Et par **tous** les moyens.

Une névrosée

PAS SŒURS?

ELLES POSENT BIEN LE PROBLEME...

Nous sommes un petit groupe de mères célibataires au sein du Mouvement, qui avons assisté (d'autres diraient participé...) aux récentes actions de soutien du Plessis et d'Issy-les-Moulineaux.

Nous pensons que du fait de notre situation notre point de vue devrait intéresser nos camarades.

Nous ne contestons pas la nécessité du soutien aux grévistes, nous contestons l'esprit dans lequel ce soutien a été donné.

En effet, le MLF a fonctionné à cette occasion comme un groupe gauchiste ou un parti politique, c'est-à-dire qu'il a fait de cette révolte son cheval de bataille, qu'il l'a utilisé sans se soucier de sa portée profonde.

Il semble que le MLF, au-delà d'une sympathie superficielle et ambiguë, n'ait vu dans cette révolte qu'un moyen d'attaquer la D.A.S.S. et autres organismes gouvernementaux, et qu'un moyen de relancer la campagne pour la liberté de la contraception.

Nous, mères célibataires, avons l'impression d'être les déshéritées du MLF, de même que nous sommes les brebis égarées de l'église et de l'Etat :

— Ainsi il va de soi pour le MLF que nous ne saurions être des victimes de notre ignorance (contraception) et victime de la législation (avortement illégal).

— Il va de soi que pour le MLF une grossesse accidentelle ne peut signifier qu'une maternité subie à contre-cœur.

— Enfin il va de soi pour le MLF qu'une mère célibataire ne peut être qu'une femme séduite et abandonnée.

Nous estimons que cette attitude facile tend à masquer des problèmes fondamentaux, et d'autre part qu'elle constitue, en dépit de louables intentions, un manque de respect à l'égard des mères célibataires et de leurs enfants.

Il nous paraît regrettable que le MLF fasse le jeu de la Société Masculine en considérant que la situation de mère célibataire est une ERREUR, voire un MALHEUR, la divergence se situant seulement à propos de la manière d'éviter cette erreur (chasteté pour l'une, contraception pour l'autre).

Nous sommes sans réserve pour la liberté totale de la contraception et de l'avortement.

● PAR LES FEMMES ET POUR LES FEMMES

Un Centre des femmes est projeté par un groupe issu du Mouvement pour la liberté de l'Avortement. Dans ce Centre, des groupes de réflexion et de discussion nous amèneront à une prise en charge de nous-mêmes.

Ce Centre sera le premier lieu en France où nous prendrons les moyens de rompre notre isolement.

● NOUS FEMMES PRENDRONS EN CHARGE NOTRE PROPRE CORPS

A partir d'une réflexion commune sur la sexualité et la maternité et par l'acquisition des pratiques médicales nécessaires.

● NOUS FEMMES PRENDRONS EN CHARGE NOS PROBLEMES JURIDIQUES

Nous lutterons ensemble contre les institutions qui nous maintiennent sous la totale dépendance des hommes.

● NOUS (HOMMES ET FEMMES) PRENDRONS EN CHARGE COLLECTIVEMENT LES ENFANTS dans des crèches et des écoles parallèles auto-gérées.

● DE TELS CENTRES fonctionnent déjà aux Etats-Unis.

● POUR CREER LE NOTRE, il faut : la collaboration de toutes et l'argent nécessaire pour qu'il fonctionne immédiatement.

DES FEMMES

Compte bancaire :

B.P.C. Catherine GLASMAN n° 313 3742
26, bd Voltaire, PARIS (11°).

DE LA SIGNATURE ET DE L'ANONYMAT

La signature individuelle peut être ambiguë, dans le sens qu'elle peut traduire soit l'envie de quelqu'un de se mettre en avant, soit l'intention d'assumer la responsabilité de ses propres actes ou idées.

L'anonymat peut être aussi ambigu, car il peut traduire soit le dépassement de l'individualisme, soit aussi bien, l'envie de ne pas assumer la responsabilité de ses propres actes ou idées.

Le travail collectif représente le travail de tout un groupe et est traduit par l'existence même de ce groupe et/ou par une pensée ou une orientation communes. Le groupe, face à l'extérieur, doit assumer la responsabilité de son travail collectif et le signer, car c'est le seul moyen par lequel il peut être défini comme un groupe.

L'anonymat ne traduit en aucune façon un travail collectif, il ne traduit rien, mais parfois il peut traduire la pensée d'une SEULE PERSONNE, laquelle, grâce à l'anonymat même, arrive à faire passer sa pensée à elle, comme étant la pensée commune à un groupe ou mieux encore comme appartenant à toute une majorité, à tout un Mouvement.

Ça se passe quand, par ex., dans un journal reconnu par l'extérieur (et aussi par les femmes en général), comme représentatif d'un Mouvement, un groupe ou une tendance quelconque présente ses idées, ses analyses et ses solutions et qu'elles ne sont pas signées, ça fait croire aux lectrices que telles idées et conclusions représentent une pensée homogène, commune et unique à tout le Mouvement.

C'est dans ce sens là, que nous (encore un autre groupe, encore une autre tendance), ne sommes pas d'accord avec l'anonymat, que nous sommes pour la signature qui traduise la responsabilité, soit individuelle, soit collective, dans le Mouvement, dans les différents groupes du Mouvement et, ailleurs.

Signé : X.

SUR LES MECANISMES DE DÉGÉNÉRESCENCE

. L' ARGENT .

Une trésorerie centrale d'un mouvement (ou toute formation de lutte) pré-suppose que les personnes qui la tiennent ont reçu un mandat du mouvement.

Un mandat pré-suppose un vote.

Un vote pré-suppose que le fonctionnement par vote, et à la majorité, a été adopté. En assemblée générale d'adhérents inscrits. Tout ça suppose une structure de parti.

Ce type de fonctionnement n'a jamais été adopté par les femmes.

En l'absence de mandat, le fonctionnement d'une trésorerie centrale constitue, quelles que soient les plus pures, et même sacrificielles, intentions de ses tenants, une usurpation. C'est un passage de facto au fonctionnement par représentativité, avec un bandeau sur les yeux en plus.

La mise en place de la trésorerie centrale repose sur un arbitraire : entre les « pour » et les « contre » qui s'exprimaient, des personnes se constituent en arbitres par dévouement), et optent pour les « pour ». Une fois là, il faut prendre sur soi les décisions de l'usage de l'argent.

Qui peut prendre sur soi, sans mandat, et sans stratégie unitaire (pré-établie et adoptée par l'ensemble) de telles décisions ? L'emploi de l'argent à ceci ou cela repose sur la stratégie...

Sinon, ces décisions vont déterminer la stratégie de tout le mouvement. Sans qu'il y ait eu réflexion là-dessus. Le moins qu'on puisse dire c'est que c'est un absolu manque de sérieux, contrairement à l'apparence que donnent les personnes clouées à cette tâche ingrate et s'y ennuyant à mourir, dans la peu consolante illusion d'un devoir accompli.

Sans stratégie de base, personne ne peut, et ne sait, prendre sur soi de telles décisions. Et c'est bien ce qui se passe : on ne peut pas. On vit dans la contradiction et la totale incommodité. C'est d'autant plus incommode qu'on veut être honnête : on ne peut pas. On ne repose sur rien. On est accablé de reproches, tandis qu'on se casse le cul dans le but innocent de rendre service à tous, et ça rend amer. C'est un enfer.

Sans stratégie de base il ne doit pas exister de trésorerie centrale. Quelles que soient les inconvénients d'une non-trésorerie — ou supposée telles. Puisque c'est l'argument de l'inconvénient qui est avancé.

Les inconvénients d'une non-trésorerie — présentés comme un obstacle énorme — n'ont pas encore été démontrés puisqu'on n'a pas essayé.

En revanche, la méthode de la trésorerie centrale a été largement expérimentée au cours des âges politiques. Commode peut-être, mais faut aussi voir à quoi. **Même mandatée, elle aboutit à la fin à donner la priorité à une stratégie de routine, non dérangeante, à retomber dans les structures existantes, à arrêter ce qui est neuf, à paralyser la créativité.** Sa dite commodité est purement abstraite.

Le centralisme, sous quelque forme que ce soit, a fait ses preuves ; il est un échec. Il est temps peut-être de s'en apercevoir, et d'en sortir une pratique nouvelle.

Et justement il n'est pas impossible que les femmes aient un don spécifique — ou un moindre pourrissement spécifique — pour un exercice de la réalité en prise directe. Leur refus d'un fonctionnement en vieux-parti en est un signe, peut-être.

Autres formes possibles de fonctionnement trésorier (non limitatif)

- une trésorerie par action (déjà plusieurs fois mise en pratique, et ayant marché)
- une trésorerie par groupe (sans comptes ni contrôle)
- pour les rentrées : une gestion par chacune, des sommes qu'elle peut recevoir au titre du mouvement des femmes. Car enfin, chacune de nous est majeure. Et c'est là une base de fonctionnement.

Cela suppose une certaine confiance de base.

La confiance est un mode de fonctionnement qui n'a pas été tenté, on peut peut-être voir ce qu'il vaut, une fois.

De toutes façons, s'il n'y a pas de confiance suffisante, à quoi bon prétendre qu'on prépare un autre monde ? Ce ne serait que du discours.

AH! LES SALOPES ...

Il y a quelques mois le ministère public lance une plainte contre X pour outrage aux bonnes mœurs dans le Torchon.

Deux X sont identifiées et inculpées. Comment ?

Une femme parce qu'elle est directrice de publication et qu'il faut une directrice de publication pour sortir un journal dans la légalité.

Une autre femme parce qu'elle a signé un chèque pour avancer de l'argent au Torchon.



Pourquoi une inculpation pour outrage aux bonnes mœurs ?

Quand la loi veut poursuivre un journal elle attend qu'il y ait une des transgressions suivantes :

- provocation au vol, au pillage, au meurtre, à l'incendie, à la désobéissance des militaires.
- diffamation.
- injures.
- outrage aux bonnes mœurs.

Notre lutte pour lever la censure sur nos corps est effectivement une atteinte portée aux bonnes mœurs. Les bonnes mœurs, c'est le viol quotidien des femmes, la mise à mort de leur corps, l'étouffement de leur parole.

Mais une inculpation pour outrage aux bonnes mœurs nous réduit à comparaître avec ceux qui sont en fait les complices de ces bonnes mœurs : les proxénètes, les pornographes, etc...

C'est une réduction de la lutte des femmes, menée à tous les niveaux, économique, politique, idéologique, symbolique. C'est un détournement de la parole des femmes.

Nous refusons l'inculpation individuelle.

165 femmes ont signé et envoyé la lettre suivante :

Newton le Juge,

Des poursuites étant engagées contre Marie Dedieu et Françoise Martin, je vous fais savoir que j'ai moi-même participé à l'élaboration du Torchon Brûlé N° 2 (choix des articles et des illustrations, mise en page, financement). En particulier, j'ai contribué au choix de l'article « Le pouvoir du Con » et des photos qui l'accompagnent.

Ce journal a été fait collectivement et, pendant toute son élaboration, nous étions très nombreuses.

J'assume la responsabilité de l'article et des photos qui font l'objet des poursuites engagées. Je demande à être inculpée au même titre que celles qui le sont déjà.

Fait à Paris, le

Les contradictions dans lesquelles ce procès nous met :

Nous manifester en tant que corps collectif, masse indivisible. Comparaitre devant la loi comme une somme d'individus qui se nomment en signant.

Ne pas demander, réclamer, revendiquer la légitimation. Répondre à la loi en nous défendant dans le cadre de la loi.

Refuser le viol de nos corps par la loi du père. Etre amenées par ce refus à subir dans nos corps le viol par la justice.

Nous ne voulons pas utiliser ce procès comme tribune pour nous faire reconnaître par la loi comme « politiques », puisque nous voulons faire sauter toute reconnaissance dans la loi.

Un édito... disent elles
Et l'édito ? disent elles
Ah ! l'édito ...
laine l'édito
qu'on dit dans l'édito ?
qui on est
pourquoi on fait le torchon
comment
un édito sérieux, un édito dérivant
un édito qui met les choses au point
un édito qui met les désirs en place
Torchonner, ah oui ! main, l'édito ?
torchonner ... lire les articles
le droit des caractères, la hiérarchie
le droit des caractères, parler de
nous au milieu de tout ça, l'encre
mauve ou rouge, on mange
Comment que ça doit
être un torchon ?
on boit, les tendances, les
nigatures, j'aime ce poème
parfois on rigole
parfois on rigole pas du tout
Elles sont chouettes
elles sont chouettes !
Tout n'est pas chouette,
on ne sait pas trop ce que ça va
donner, on s'inattenda pas
dans la bonheur, mais sa bouge
dans les corps et dans les têtes !
Ah ce qui on a bien torchonné
quant à l'édito ...